

Pierrette Olivier

**Entendre et lire**

**MONTAIGNE**

Avant-propos.....	3
PREMIERE PARTIE.....	5
Au lecteur .....	7
LIVRE PREMIER .....	8
CHAPITRE VIII De l'oisiveté.....	8
CHAPITRE XXVI De l'institution des enfants.....	8
Chapitre XXVII C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance.....	14
CHAPITRE XXVIII De l'amitié .....	16
CHAPITRE XXX De la modération.....	17
CHAPITRE XXXI Des Cannibales .....	18
CHAPITRE XLII De l'inégalité qui est entre nous .....	20
LIVRE SECOND .....	23
CHAPITRE I De l'inconstance de nos actions .....	23
CHAPITRE VIII De l'affection des pères aux enfants.....	24
CHAPITRE XI De la cruauté.....	28
CHAPITRE XII Apologie de Raimond de Sebonde .....	28
CHAPITRE XIII De juger de la mort d'autrui .....	31
CHAPITRE XX Nous ne goûtons rien de pur .....	32
LIVRE TROISIEME .....	34
CHAPITRE III De trois commerces .....	34
CHAPITRE V Sur des vers de Virgile.....	35
CHAPITRE VI Des Coches .....	37
CHAPITRE IX De la vanité.....	41
CHAPITRE XII De la Physionomie .....	44
CHAPITRE XIII De l'expérience.....	45
DEUXIEME PARTIE.....	53
UN HOMME DE PARTOUT ET DE TOUS LES TEMPS .....	53
MONTAIGNE, UN HOMME DE PARTOUT.....	54
UN HOMME DE TOUS LES TEMPS .....	60
TROISIEME PARTIE.....	68
RÉVEILLE-TOI MONTAIGNE, ILS SONT DEVENUS FOUS !.....	68
DIFFICULTÉ A JUGER DES ÉVÉNEMENTS PRÉSENTS .....	71
NE PAS ÊTRE DUPE.....	73
DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE .....	78
LE PRÉALABLE MORAL .....	83
VANITÉ DE LA GLOIRE.....	91
LE SCEPTIQUE ET L'HOMME D' ACTION .....	95

LA CULTURE DE L'INTELLIGENCE .....	104
PRIÈRE POUR LES VIEILLARDS .....	107
ANNEXES .....	109

## Avant-propos

Le trouble profond dans lequel me plongeait la perte d'un être proche m'incita à lire du Montaigne, puis ...les trois livres des *Essais* : des mois de lecture systématique et exigeante dans une solitude presque totale et, pour finir, me dire que j'aurais décidément aimé rencontrer l'auteur, dans le calme de sa "*librairie*". Pour affronter les événements effroyables de son temps, Montaigne joignait à l'intelligence et à l'exigence morale une connaissance inégalée des "*chimères et monstres fantasques*" enfantés par l'âme humaine.

Puis vint la réaction de l'ancien professeur : comment faire pour que les jeunes d'aujourd'hui et de demain, qui vivent dans un monde dont le "*branle*" a l'imprévisibilité d'une danse de Saint Guy, lisent cet écrivain, difficile mais irremplaçable, pour mettre un peu d'ordre en soi et se libérer d'œillères préjudiciables ?

D'abord faire entendre la belle langue des *Essais* grâce à la lecture de chapitres ou de passages illustrant la variété formelle et thématique de l'œuvre, la puissance et la formidable humanité de la pensée. (Première partie)

Montaigne, qui a vécu dans un siècle déchiré par des guerres religieuses fratricides, connaît le prix de la stabilité des choses. Si celle-ci ne peut être réfléchie que dans une perspective de temps long et à l'échelle nationale et planétaire, il ne s'agit pas pour autant de négliger la temporalité propre à chaque homme pour lequel chaque jour compte, les saisons et le poids des ans comptent. C'est pour cela que Michel de Montaigne est un homme de son temps, de tous les temps et de partout. (Deuxième partie)

Conservateur parce que profondément convaincu des méfaits d'un écroulement violent des lois en usage, nul n'était plus conscient que la vie est mouvement,

*"branle"*. Cela ne fut pas sans lui donner une conscience aiguë de la vanité des choses et la certitude que leur perception immédiate ne saurait en aucun cas dispenser d'une lecture différée. Il reste, en somme, d'une pertinence étonnante pour analyser le monde contemporain soumis à la précipitation des médias ; comme en témoignent quelques planches conçues à partir de l'actualité récente et placées en annexe. Montaigne, réveille-toi, ils sont devenus fous. (Troisième partie)

PREMIERE PARTIE

**LECTURE**

Les textes enregistrés sont ici retranscrits pour que l'auditeur puisse les lire lui-même lors de leur audition ou après.

Ce n'est pas sans peine que l'on a décidé dans cette partie orale de supprimer la plupart des citations latines ; mais, outre le fait qu'elles ne parlent plus à nos contemporains, contrairement à ceux de Montaigne, il nous est apparu à l'expérience que leur présence, nécessairement doublée aujourd'hui de leur traduction, rompt la vigueur et la fluidité de la lecture.

....

## Au lecteur

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service ni de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautés empruntées. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été parmi ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. Adieu donc. De Montaigne, ce premier de mars 1580.

## LIVRE PREMIER

### CHAPITRE VIII De l'oisiveté

Dernièrement que je me retirai chez moi, délibéré autant que je pourrais, ne me mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie : il me semblait ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oisiveté s'entretenir soi-même et s'arrêter et rasseoir en soi : ce que j'espérais qu'il pût meshui<sup>1</sup> faire plus aisément, devenu avec le temps plus puissant et plus mûr. Mais je trouve,

*variam semper dant otia mentem*<sup>2</sup>,

[ toujours l'oisiveté rend l'esprit inconstant,]

qu'au rebours, faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus d'affaire à soi-même qu'il n'en prenait pour autrui ; et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle<sup>3</sup>, espérant avec le temps lui en faire honte à lui-même.

.....

### CHAPITRE XXVI De l'institution des enfants

A un enfant de maison qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grâce et faveur des Muses, et puis elle regarde et dépend d'autrui), ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres et pour s'en enrichir et parer au-dedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

---

<sup>1</sup> Désormais.

<sup>2</sup> Lucain, IV, 704.

<sup>3</sup> De les enregistrer.



On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il corrigeât cette partie, et que, de belle arrivée, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre<sup>1</sup>, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même : quelque fois lui ouvrant le chemin, quelque fois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et, depuis, Archesilas, faisaient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parlaient à eux.

*Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent<sup>2</sup>.*

[A ceux qui veulent apprendre nuit le plus souvent l'autorité de ceux qui enseignent.] Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train, et juger jusqu'à quel point il se doit ravalier pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion nous gâtons tout. Et de la savoir choisir, et s'y conduire bien mesurément c'est une des plus ardues besognes que je sache. Et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ses allures puériles et les guider. Je marche plus ferme et plus sûr à mont qu'à val.

Ceux qui, comme porte notre usage, entreprennent d'une même leçon et pareille mesure de conduite régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si, en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien, prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes de Platon. C'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avalée. L'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire<sup>3</sup>.

Notre âme ne branle qu'à crédit, liée et contrainte à l'appétit des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assujettis aux cordes que nous n'avons plus de franches allures. Notre vigueur et liberté est éteinte[...]

---

<sup>1</sup> A lui faire faire un galop d'essai.

<sup>2</sup> Cicéron, *De natura deorum*, I, v. 10.

<sup>3</sup> Digérer.

Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit. Les principes d'Aristote ne lui soient principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens. Qu'on lui propose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute.

*Che non men che saper dubbiar m'aggrada<sup>1</sup>.*

[Que, non moins que savoir, douter me plaît.]

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon, par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire il ne cherche rien.

*Non sumus sub rege, sibi quisque se vindicet.*

[Nous ne dépendons pas d'un roi ; que chacun dispose de lui-même.]

Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité et la raison sont communes à chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premièrement qu'à qui les dit après. Ce n'est non plus selon Platon que selon moi, puisque lui et moi l'entendons et voyons de même. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former [...]

C'est, disait Epicharmus, l'entendement qui voit et qui oit, c'est l'entendement qui profite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans âme. Certes nous le rendons servile et couard, pour ne lui laisser la liberté de rien faire de soi. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il lui semble de la Rhétorique et de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Cicéron ? On nous les plaque en la mémoire toutes empennées, comme des oracles où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Savoir par cœur n'est pas savoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance<sup>2</sup>, qu'une suffisance pure livresque! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement, suivant l'avis de

---

<sup>1</sup> Dante, *Inferno*, XI, 93.

<sup>2</sup> Compétence.

Platon, qui dit la fermeté, la foi, la sincérité être la vraie philosophie, les autres sciences et qui visent ailleurs, n'être que fard.

Je voudrais que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprissent des cabrioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-ci veulent instruire notre entendement, sans l'ébranler ; ou qu'on nous apprît à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer, comme ceux-ci nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer ni à parler ni à juger. Or à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays étrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de notre noblesse française, combien de pas a Santa Rotonda, ou la richesse des caleçons de la Signora Livia, ou, comme d'autres, combien le visage de Néron de quelque ruine de là est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille, mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrais qu'on commençât à le promener dès sa tendre enfance, et premièrement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus éloigné du nôtre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier.

Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents. Cette amour naturelle les attendrit trop et relâche, voire les plus sages. Ils ne sont capables ni de châtier ses fautes ni de le voir nourri grossièrement comme il faut et hasardeusement. Ils ne le sauraient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ni le voir sur un cheval rebours, ni contre un rude tireur le fleuret au poing, ou la première arquebuse. Car il n'y a remède : qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut épargner en cette jeunesse, et souvent choquer les règles de la médecine [...]

Ce n'est pas assez de lui roidir l'âme, il lui faut aussi roidir les muscles. Elle est trop pressée, si elle n'est pas secondée, et a trop à faire de seule fournir à deux offices. Je sais combien ahane la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et aperçois souvent en ma leçon<sup>1</sup>, qu'en leurs écrits,

---

<sup>1</sup> Dans mes lectures.

mes maîtres font valoir pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'épaisseur de la peau et dureté des os. J'ai vu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nés qu'une bastonnade leur est moins qu'à moi une chiquenaude ; qui ne remuent ni langue ni sourcil aux coups qu'on leur donne. Quand les athlètes contrefont les philosophes en patience, c'est plutôt vigueur de nerfs que de cœur. [...]

Et puis, l'autorité du gouverneur, qui doit être souveraine sur lui, s'interrompt et s'empêche par la présence des parents. Joint que ce respect que la famille<sup>1</sup> lui porte, la connaissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas légères incommodités en cet âge [...]

On lui apprendra de n'entrer en discours et contestation que là où il verra un champion digne de sa lutte, et là même à n'employer pas tous les tours qui lui peuvent servir, mais ceux-là seulement qui lui peuvent le plus servir. Qu'on le rende délicat au choix et triage de ses raisons, et aimant la pertinence, et par conséquent la brièveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la vérité, tout aussitôt qu'il l'apercevra : soit qu'elle naisse ès mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en lui-même par quelque ravissement [...]

Qu'on lui fasse entendre que de confesser la faute qu'il découvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperçue que par lui, c'est un effet de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniâtrer et contester sont qualités communes, plus apparentes aux plus basses âmes ; que se raviser et se corriger, abandonner un mauvais parti sur le cours de son ardeur, ce sont qualités rares, fortes et philosophiques.

On l'avertira, étant en compagnie, d'avoir les yeux partout, car je trouve que les premiers sièges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guère mêlées à la suffisance<sup>2</sup>. J'ai vu, cependant qu'on s'entretenait au haut bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goût de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traits à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un maçon, un passant ; il faut tout mettre en besogne, et emprunter chacun selon sa marchandise, car tout sert en ménage ; la sottise même et faiblesse d'autrui lui sera instruction. A contrôler les grâces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes et mépris des mauvaises. [...]

---

<sup>1</sup> Les domestiques.

<sup>2</sup> Ne vont guère de pair avec la compétence.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrate d'où il était. Il ne répondit pas : "d'Athènes"; mais : "du monde". Lui qui avait l'imagination plus pleine et plus étendue embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gèlent en mon village, mon prêtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine et juge que la pépie en tienne déjà les Cannibales<sup>1</sup>. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le jour du jugement nous prend au collet, sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont vues et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant<sup>2</sup> ? Moi, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. A qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage. Et disait le Savoyard que, si ce sot de roi de France eût su bien conduire sa fortune, il était homme pour devenir maître d'hôtel de son Duc : son imagination ne concevait autre plus élevée grandeur que celle de son maître. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite et préjudice. Mais qui se présente, comme dans un tableau, cette grande image de notre mère nature, en son entière majesté, qui lit en son visage une si générale et constante variété, qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate, celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il faut regarder pour nous connaître de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon écolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de lois et de coutumes nous apprennent à juger sainement des nôtres, et apprennent notre jugement à reconnaître son imperfection et sa naturelle faiblesse : qui n'est pas un léger apprentissage. Tant de remuements d'état et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nôtre. Tant de noms, tant de victoires et conquêtes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'éterniser notre nom par la prise de dix argolets<sup>3</sup> et d'un pouillier<sup>4</sup> qui n'est connu que de sa chute. L'orgueil et la fierté de tant de pompes étrangères, la

---

<sup>1</sup> Peuples du Brésil.

<sup>2</sup> De mener joyeuse vie pendant ce temps.

<sup>3</sup> Archers à cheval.

<sup>4</sup> Petite place mal fortifiée.

majesté si enflée de tant de cours et grandeurs, nous fermit et assure la vue à soutenir l'éclat des nôtres sans ciller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrés avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde. Ainsi du reste [...]

On lui dira [...] que c'est que savoir et ignorer, qui doit être le but de l'étude ; que c'est que vaillance, tempérance et justice ; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice<sup>1</sup>, la servitude et la sujétion, la licence et la liberté ; à quelles marques on connaît le vrai et solide contentement ; jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte ;

*Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.*<sup>2</sup>

[Et de quelle façon fuir ou supporter chaque épreuve] ;

quels ressorts nous meuvent et le moyen de tant divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours de quoi on lui doit abreuver l'entendement, ce doivent être ceux qui règlent ses mœurs et son sens, qui lui apprendront à se connaître, et à savoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres.

....

### *Chapitre XXVII C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance*

Ce n'est pas à l'aventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir appris autrefois que la créance était comme une impression qui se faisait en notre âme ; et, à mesure qu'elle se trouvait plus molle et de moindre résistance, il était plus aisé à y empreindre quelque chose [...]

D'autant que l'âme est plus vide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la première persuasion. Voilà pourquoi les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus sujets à être menés par les oreilles. Mais aussi, de l'autre part, c'est une sottise présomption d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui

---

<sup>1</sup> La différence entre l'ambition et l'avidité.

<sup>2</sup> Virgile, *Enéide*, III, 459.

pensent avoir quelque suffisance<sup>1</sup> outre la commune. J'en faisais ainsi autrefois, et si j'oyais parler ou des esprits qui reviennent, ou du pronostic des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte où je ne pense pas mordre[...], il me venait compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à présent, je trouve que j'étais pour le moins autant à plaindre moi-même : non que l'expérience m'ait depuis rien fait voir au-dessus de mes premières créances, et si<sup>2</sup> n'a pas tenu à ma curiosité ; mais la raison m'a instruit que de condamner ainsi résolument une chose pour fausse et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de notre mère nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de notre capacité et suffisance. Si nous appelons monstres ou miracles ce où notre raison ne peut aller, combien s'en présente-t-il continuellement à notre vue? Considérons au travers de quels nuages et comment à tâtons on nous mène à la connaissance de la plupart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons que c'est plutôt accoutumance que science qui nous en ôte l'étrangeté [...], et que ces choses-là, si elles nous étaient présentées de nouveau<sup>3</sup>, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres [...]

Celui qui n'avait jamais vu de rivière, à la première qu'il rencontra, il pensa que ce fût l'Océan. Et les choses qui sont à notre connaissance les plus grandes, nous les jugeons être les extrêmes que nature fasse en ce genre [...]

La nouveauté des choses nous incite plus que leur grandeur à en rechercher les causes. Il faut juger avec plus de révérence de cette infinie puissance de nature et plus de reconnaissance de notre ignorance et faiblesse. Combien y a-t-il de choses peu vraisemblables, témoignées par gens dignes de foi, desquelles si nous ne pouvons être persuadés, au moins les faut-il laisser en suspens : car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une téméraire présomption, de savoir jusques où va la possibilité. Si l'on entendait bien la différence qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de la nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas témérairement, ni aussi ne décroyant pas facilement, on observerait la règle de : Rien trop, commandée par Chilon.

---

<sup>1</sup> Compétence.

<sup>2</sup> Pourtant.

<sup>3</sup> Comme des nouveautés.

....

## *CHAPITRE XXVIII De l'amitié*

Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi.

Il y a, au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous voyions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort<sup>1</sup> que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une Satire Latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faits, et lui plus de quelque année, elle n'avait point à perdre temps et à se régler au patron des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation<sup>2</sup>. Cette-ci n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena à se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence<sup>3</sup> pareille. Je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien. [...]

---

<sup>1</sup> Effet.

<sup>2</sup> Fréquentation.

<sup>3</sup> Emulation.



L'ancien Ménandre disait celui-là heureux, qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami. Il avait certes raison de le dire, même<sup>1</sup> s'il en avait tâté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoiqu'avec la grâce de Dieu je l'aie passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction pesante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en paiement<sup>2</sup> mes commodités naturelles et originelles sans en rechercher d'autres ; si je la compare, dis-je, toute, aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis [...], je ne fais que traîner languissant ; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout; il me semble que je lui dérobe sa part. [...]

J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout qu'il me semble n'être plus qu'à demi.

....

### CHAPITRE XXX *De la modération*

Comme si nous avons l'attouchement infect, nous corrompons par notre maniement les choses qui d'elles-mêmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un désir trop âpre et violent. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excès en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu, si l'excès y est, se jouent des paroles.

*Insani sapiens nomen ferat, aequus iniqui,  
Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam.*<sup>3</sup>

[Le sage porterait le nom d'insensé, le juste celui d'injuste, s'il recherchait la vertu elle-même au-delà de la mesure.]

C'est une subtile considération de la philosophie. On peut et trop aimer la vertu, et se porter excessivement en une action juste. A ce biais s'accommode la loi divine : "ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages."<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Surtout.

<sup>2</sup> Me contentant de.

<sup>3</sup> Horace, *Epîtres*, I, VI, 15-16.

<sup>4</sup> Saint Paul, *Epître aux Romains*, XII, 3 (texte latin).

J'ai vu tel grand blesser la réputation de sa religion pour se montrer<sup>1</sup> religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte.

J'aime des natures tempérées et moyennes. L'immodération vers le bien même, si elle ne m'offense, elle m'étonne et me met en peine de la baptiser. Ni la mère de Pausanias, qui donna la première instruction et porta la première pierre à la mort de son fils, ni le dictateur Posthumius, qui fit mourir le sien, que l'ardeur de la jeunesse avait heureusement poussé sur les ennemis, un peu avant son rang, ne me semble si juste comme étrange. Et n'aime ni à conseiller ni à suivre une vertu si sauvage et si chère.

L'archer qui outrepassa le blanc, faut<sup>2</sup> comme celui qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter à coup vers une grande lumière également comme à dévaler à l'ombre. Calliclès, en Platon, dit l'extrémité de la philosophie être dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit ; que, prise avec modération, elle est plaisante et commode, mais qu'en fin elle rend un homme sauvage et vicieux, dédaigneux des religions et lois communes, ennemi de la conversation civile<sup>3</sup>, ennemi des voluptés humaines, incapable de toute administration politique et de secourir autrui et de se secourir à soi, propre à être impunément souffleté. Il dit vrai, car, en son excès, elle esclavise notre naturelle franchise, et nous dévoie, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous a tracé.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est très légitime : la théologie ne laisse pas de la brider pourtant, et de la restreindre. Il me semble avoir lu autrefois chez S.Thomas, en un endroit où il condamne les mariages des parents ès degrés défendus, cette raison parmi les autres, qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée : car, si l'affection maritale s'y trouve entière et parfaite, comme elle doit, et qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentelle, il n'y a point de doute que ce surcroît n'emporte un tel mari hors les barrières de la raison.

....

## *CHAPITRE XXXI Des Cannibales*

---

<sup>1</sup> Parce qu'il se montrait.

<sup>2</sup> Echoue.

<sup>3</sup> La fréquentation de nos concitoyens.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà<sup>1</sup>, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre) furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils en avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde) se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi) il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si hors la guerre toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi? Ils ne portent point de hauts-de-chausses.

....

---

<sup>1</sup> De l'Europe.

## *CHAPITRE XLII De l'inégalité qui est entre nous*

Plutarque dit en quelque lieu qu'il ne trouve point si grande distance de bête à bête comme il trouve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'âme et qualités internes. A la vérité, je trouve si loin d'Epaminondas, comme je l'imagine, jusques à tel que je connais, je dis capable de sens commun, que j'enchérirais volontiers sur Plutarque ; et dirais qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle bête [...]

Et qu'il y a autant de degrés d'esprits qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innumérables. Mais à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités. Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit [...], non de son harnais ; un lévrier de sa vitesse, non de son collier ; un oiseau de son aile, non de ses longes et sonnettes. Pourquoi de même n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train de vie, un beau palais, tant de crédit, tant de rente : tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche. Si vous marchandez un cheval, vous lui ôtez ses bardes, vous le voyez nu et à découvert ; ou, s'il est couvert, comme on les présentait anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires, afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrêtiez principalement à considérer les jambes, les yeux et le pied, qui sont les membres les plus utiles [...]

Pourquoi, estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé et empaqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment juger de son estimation<sup>1</sup>. C'est le prix de l'épée que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain<sup>2</sup>, si vous l'avez dépouillé. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours. Et comme dit très plaisamment un ancien : Savez-vous pourquoi vous l'estimez grand ? Vous y comptez la hauteur de ses patins<sup>3</sup>. La base n'est pas de la statue. Mesurez-le sans ses échasses : qu'il mette à part ses richesses et honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions, sain et allègre ? Quelle âme a-t-il ? Est-elle belle, capable et heureusement pourvue de toutes ses

---

<sup>1</sup> Sa valeur.

<sup>2</sup> Un sou.

<sup>3</sup> Souliers à semelle fort épaisses.

pièces ? Est-elle riche du sien, ou de l'autrui ? la fortune n'y a-t-elle que voir ? Si, les yeux ouverts, elle attend les épées traites<sup>1</sup> : s'il ne lui chaut par où lui sorte la vie, par la bouche ou par le gosier ; si elle est rassise, équable<sup>2</sup> et contente : c'est ce qu'il faut voir, et juger par là les extrêmes différences qui sont entre nous. Est-il

*sapiens, sibi que imperiosus,  
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,  
Responsare cupidinibus, contemnere honores  
Fortis, et in seipso totus teres atque rotundus,  
Externi ne quid valeat per leve morari,  
In quem manca ruit semper fortuna ?<sup>3</sup>*

[sage, maître de lui-même, que ni la pauvreté, ni la mort, ni la prison n'effraient, ferme pour résister aux désirs et mépriser les honneurs, tout en soi, rond et poli, pour que rien d'extérieur n'ait de prise sur lui, que la fortune assaille toujours sans succès?]

Un tel homme est cinq cents brasses au-dessus des Royaumes et des duchés : il est lui-même à soi son empire [...]

Que lui reste-il à désirer ? [...]

Comparez-lui la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poussent et repoussent, pendant toute d'autrui ; il y a plus d'éloignement que du ciel à la terre : et toutefois l'aveuglement de notre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'état, là où, si nous considérons un paysan et un Roi, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se présente soudain à nos yeux une extrême disparité, qui ne sont différentes par manière de dire qu'en leurs chausses. [...]

Car, comme les joueurs de comédie, vous les voyez sur l'échafaud<sup>4</sup> faire une mine de Duc et d'Empereur, mais bientôt après, les voilà devenus valets et crocheteurs misérables, qui est leur naïve et originelle condition : aussi l'Empereur, duquel la pompe vous éblouit en public, [...] voyez-le derrière le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, et à l'aventure plus vil que le moindre de ses sujets. [...] La couardise, l'irrésolution, l'ambition, le dépit et l'envie l'agitent comme un autre [...] et

---

<sup>1</sup> Tirées.

<sup>2</sup> Egale.

<sup>3</sup> Horace, *Satires*, II, 7, v.83-88.

<sup>4</sup> La scène.

le soin et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées. [...] La fièvre, la migraine et la goutte l'épargnent-elles non plus que nous ? Quand la vieillesse lui sera sur les épaules, les archers de sa garde l'en déchargeront-ils ? Quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera-t-il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre ? Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnetades le remettront-elles ? Ce ciel de lit tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à apaiser les tranchées<sup>1</sup> d'une verte colique.

....

---

<sup>1</sup> Douleurs aiguës.

## LIVRE SECOND

### *CHAPITRE I De l'inconstance de nos actions*

Ceux qui s'exercent à contrôler<sup>1</sup> les actions humaines ne se trouvent en aucune partie si empêchés<sup>2</sup>, qu'à les rapiécer et mettre en même lustre<sup>3</sup> : car elles se contredisent communément de si étrange façon qu'il semble impossible qu'elles soient parties de même boutique. Le jeune Marius se trouve tantôt fils de Mars, tantôt fils de Vénus. Le pape Boniface huitième entra, dit-on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien. Et qui croirait que ce fut Néron, cette vraie image de la cruauté, comme on lui présentait à signer, suivant le style<sup>4</sup>, la sentence d'un criminel condamné, qui eût répondu : Plût à Dieu que je n'eusse jamais su écrire ! tant le cœur lui serrait de condamner un homme à mort ? Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soi-même, que je trouve étrange de voir quelquefois des gens d'entendement, se mettre en peine d'assortir ces pièces : vu que l'irrésolution me semble le plus commun et apparent vice de notre nature, témoin ce fameux verset de Publius le farceur,

Malum consilium est, quod mutari non potest.<sup>5</sup>

[C'est un mauvais projet que celui qu'on ne peut pas changer.]

Il y a quelque apparence<sup>6</sup> de faire jugement d'un homme par les plus communs traits de sa vie ; mais vu l'instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mêmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel, et suivant cette image, vont rangeant et interprétant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoient à la dissimulation. [...]

Celui que vous vîtes hier si aventureux<sup>7</sup>, ne trouvez pas étrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la colère, ou la nécessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son de la trompette lui avait mis le cœur au ventre ; ce n'est pas un cœur ainsi formé

---

<sup>1</sup> Examiner.

<sup>2</sup> Si embarrassés.

<sup>3</sup> A les réunir et les rendre cohérentes.

<sup>4</sup> L'usage.

<sup>5</sup> Sentence citée par Aulu-Gelle, XVII, XIV, 4.

<sup>6</sup> Il peut sembler raisonnable.

<sup>7</sup> Intrépide.

par discours<sup>1</sup> ; ces circonstances le lui ont fermi. Ce n'est pas merveille si le voilà devenu autre par autres circonstances contraires.

Cette variation et contradiction qui se voit en nous, si souple, a fait qu'aucuns<sup>2</sup> nous songent deux âmes, d'autres deux puissances qui nous accompagnent et agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal, une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un sujet simple.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moi-même par l'instabilité de ma posture ; et qui y regarde primement<sup>3</sup>, ne se trouve guère deux fois en même état. Je donne à mon âme tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche. Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrariétés s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon : honteux, insolent ; chaste, luxurieux ; bavard, taciturne ; laborieux, délicat ; ingénieux, hébété ; chagrin, débonnaire ; menteur, véritable ; savant, ignorant, et libéral et avare et prodigue, tout cela, je le vois en moi aucunement, selon que je me vire ; et quiconque s'étudie bien attentivement trouve en soi, voire et son jugement même, cette volubilité et discordance. Je n'ai rien à dire de moi, entièrement, simplement, et solidement, sans confusion et sans mélange, ni en un mot. *Distingo* est le plus universel membre de ma Logique.

....

### *CHAPITRE VIII De l'affection des pères aux enfants*

Je ne puis recevoir cette passion de quoi on embrasse les enfants à peine nés<sup>4</sup>, n'ayant ni mouvement en l'âme, ni forme reconnaissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables. Et ne les ai pas souffert volontiers nourrir près de moi. Une vraie affection et bien réglée devrait naître et s'augmenter avec la connaissance qu'ils nous donnent d'eux ; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant et quant<sup>5</sup> la raison, les chérir d'une amitié vraiment paternelle ; et en juger de même s'ils sont autres, nous rendant toujours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours, et le plus communément nous nous

---

<sup>1</sup> Réflexion.

<sup>2</sup> Certains.

<sup>3</sup> Attentivement.

<sup>4</sup> Que l'on éprouve pour les nouveaux nés.

<sup>5</sup> En même temps que.



sentons plus émus des trépignements, jeux et niaiseries puériles de nos enfants, que nous ne faisons après, de leurs actions toutes formées, comme si nous les avions aimés pour notre passe-temps ; comme des guenons, non comme des hommes. Et tel fournit bien libéralement de jouets à leur enfance, qui se trouve resserré à la moindre dépense qu'il leur faut étant en âge. Voire, il semble que la jalousie que nous avons de les voir paraître et jouir du monde, quand nous sommes à même de le quitter, nous rende plus épargnants et restreints envers eux : il nous fâche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir. Et, si nous avons à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire vérité, être ni vivre qu'aux dépens de notre être et de notre vie, nous ne devons pas nous mêler d'être pères.

Quant à moi, je trouve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et société de nos biens, et compagnons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrancher et resserrer nos commodités pour pourvoir aux leurs, puisque nous les avons engendrés à cet effet. C'est injustice de voir qu'un père vieil, cassé et demi-mort, jouisse seul, à un coin du foyer, des biens qui suffiraient à l'avancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse cependant, par faute de moyen, perdre leurs meilleures années sans se pousser au service public et connaissance des hommes. On les jette au désespoir de chercher par quelque voie, pour injuste qu'elle soit, à pourvoir à leur besoin. [...]

J'essaierais par une douce conversation<sup>1</sup>, de nourrir en mes enfants une vive amitié et bienveillance non feinte en mon endroit, ce qu'on gagne aisément envers des natures bien nées ; car si ce sont bêtes furieuses comme notre siècle en produit à milliers, il les faut haïr et fuir telles. Je veux mal à cette coutume d'interdire aux enfants l'appellation paternelle et leur enjoindre une étrangère, comme plus révérencielle, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourvu à notre autorité. Nous appelons Dieu tout-puissant, père, et dédaignons que nos enfants nous en appellent. J'ai réformé cette erreur en ma famille. C'est aussi folie et injustice de priver les enfants qui sont en âge de la familiarité des pères, et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austère et dédaigneuse, espérant par là les tenir en crainte et obéissance. Car c'est une farce très inutile, qui rend les pères ennuyeux aux enfants et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en main, et par

---

<sup>1</sup> Compagnie.

conséquent le vent et la faveur du monde ; et reçoivent avec moquerie ces mines fières et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ni au cœur ni aux veines, vrais épouvantails de chènevière. Quand je pourrais me faire craindre, j'aimerais encore mieux me faire aimer.

Il y a tant de sortes de défauts en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mépris, que le meilleur acquêt qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens : le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ai vu quelqu'un duquel la jeunesse avait été très impérieuse. Quand c'est venu sur l'âge, quoi qu'il le passe sainement ce qui se peut, il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maître de France, il se ronge de soin et de vigilance : tout cela n'est que batelage auquel la famille même complote ; du grenier, du cellier, voire et de sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clés en sa gibecière, plus chèrement que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'épargne et chicheté de sa table, tout est en débauche en divers réduits de sa maison, en jeu et en dépense, et en l'entretien des comptes de sa vaine colère et pourvoyance. Chacun est en sentinelle contre lui. Si, par fortune, quelque chétif serviteur s'y adonne<sup>1</sup>, soudain il lui est mis en soupçon : qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soi-même. Quantes fois s'est-il vanté à moi de la bride qu'il donnait aux siens, et exacte obéissance et révérence qu'il en recevait ; combien il voyait clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia.<sup>2</sup>

[Lui seul ignore tout.]

Je ne sache homme qui pût apporter plus de parties<sup>3</sup>, et naturelles et acquises, propres à conserver la maîtrise, qu'il fait, et si<sup>4</sup> en est déchu comme un enfant. Partant l'ai-je choisi parmi plusieurs telles conditions que je connais, comme plus exemplaire.

Ce serait matière à une question scolastique, s'il est ainsi mieux, ou autrement. En présence, toutes choses lui cèdent, et on laisse ce vain cours à son autorité, qu'on ne lui résiste jamais : on le croit, on le craint, on le respecte tout son saoul. Donne-t-il congé à un valet, il plie son paquet, le voilà parti ; mais hors de devant lui seulement. Les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office

---

<sup>1</sup> S'attache à lui.

<sup>2</sup> Térence, *Adelphes*, 548.

<sup>3</sup> Qualités.

<sup>4</sup> Pourtant.

en même maison, un an, sans être aperçu. Et, quand la saison en est, on fait venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesse de mieux faire, par où on le remet en grâce. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque dépêche qui déplaît ? on le supprime, forgeant tantôt après assez de causes pour excuser la faute d'exécution ou de réponse. Nulles lettres étrangères ne lui étant premièrement apportées, il ne voit que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'aventure, il les saisit, ayant en coutume de se reposer sur certaine personne de les lui lire, on y trouve sur-le-champ ce qu'on veut ; et fait-on à tous coups que tel lui demande pardon qui l'injurie par même lettre. Il ne voit enfin ses affaires que par une image disposée et desseinée<sup>1</sup> et satisfaisante le plus qu'on peut, pour n'éveiller son chagrin et son courroux. [...]

Feu Monsieur le Maréchal de Monluc, ayant perdu son fils qui mourut en l'île de Madères, brave gentilhomme à la vérité et de grande espérance, me faisait fort valoir, entre ses regrets, le déplaisir et crève-cœur qu'il sentait de ne s'être jamais communiqué à lui ; et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de goûter et bien connaître son fils, et aussi de lui déclarer l'extrême amitié qu'il lui portait et le digne jugement qu'il faisait de sa vertu. "Et ce pauvre garçon, disait-il, n'a rien vu de moi qu'une contenance renfrognée et pleine de mépris, et a emporté cette créance que je n'ai su ni l'aimer, ni l'estimer selon son mérite. A qui gardais-je à découvrir cette singulière affection que je lui portais dans mon âme ? était-ce pas lui qui en devait avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? Je me suis contraint et gêné<sup>2</sup> pour maintenir ce vain masque ; et y ai perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté quant et quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais reçu de moi que rudesse, ni senti qu'une façon tyrannique." Je trouve que cette plainte était bien prise et raisonnable : car, comme je sais par une trop certaine expérience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication.

....

---

<sup>1</sup> Arrangée et faite à dessein.

<sup>2</sup> Gêner: faire souffrir.

## CHAPITRE XI De la cruauté

Je vois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété et tempérance, peuvent arriver à nous par défaillance corporelle. La fermeté aux dangers (si fermeté il la faut appeler), le mépris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir et se trouve souvent aux hommes par faute de bien juger de tels accidents et ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'appréciation et la bêtise contrefont ainsi parfois les effets vertueux. Comme j'ai vu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoi ils méritaient du blâme. Un Seigneur Italien tenait une fois ce propos en ma présence, au désavantage de sa nation : que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions était si grande qu'ils prévoyaient les dangers et accidents qui leur pouvaient advenir, de si loin, qu'il ne fallait pas trouver étrange, si on les voyait souvent à la guerre, pourvoir à leur sûreté, voire avant que d'avoir reconnu le péril ; que nous et les Espagnols, qui n'étions pas si fins, allions plus outre et qu'il nous fallait faire voir à l'œil et toucher à la main le danger avant que de nous en effrayer, et que lors aussi nous n'avions plus de tenue ; mais que les Allemands et les Suisses, plus grossiers et plus lourds, n'avaient le sens de se raviser, à peine lors même qu'ils étaient accablés sous les coups. Ce n'était à l'aventure que pour rire. Si est-il bien vrai qu'au métier de la guerre les apprentis se jettent bien souvent aux dangers, d'autre inconsidération<sup>1</sup> qu'ils ne font après y avoir été échaudés. [...]

Voilà pourquoi quand on juge d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances et l'homme tout entier qui l'a produite, avant de la baptiser.

...

## CHAPITRE XII Apologie de Raimond de Sebonde

La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant<sup>2</sup>, la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée ici parmi la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis, et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au-dessus du cercle de la Lune, et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par vanité de cette même imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse des

---

<sup>1</sup> Avec une autre indifférence.

<sup>2</sup> En même temps.

autres créatures, taille les parts aux animaux, ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble.

Comment connaît-il par l'effort de son intelligence les branles internes et secrets des animaux ? par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue ? Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle ? [...]

En certain aboyer du chien le cheval connaît qu'il y a de la colère ; de certaine autre sienne voix, il ne s'effraie point. Aux bêtes mêmes qui n'ont pas de voix, par la société d'offices que nous voyons en elles, nous argumentons aisément quelque autre moyen de communication : leurs mouvements discourent et traitent.

Pourquoi non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent et content des histoires par signes ? J'en ai vu de si souples et formés à cela, qu'à la vérité il ne leur manquait rien à la perfection de se savoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se réconcilient, se prient, se remercient, s'assignent et disent enfin toutes choses des yeux.

E 'l silentio ancor suole

Haver prieghi e parole. <sup>1</sup>

[Et le silence encore sait d'ordinaire prier et parler.]

Quoi des mains ? nous requérons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergognons, doutons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, défions, dépitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, réjouissons, complaignons, attristons, déconfortons, désespérons, étonnons, écrivons, taisons : et quoi non ? d'une variation et multiplication à l'envi de la langue. De la tête : nous convions, nous renvoyons, avouons, désavouons, démentons, bienveignons, honorons, vénérons, dédaignons, demandons, éconduisons, égayons, lamentons, caressons, tançons, soumettons, bravons, exhortons, menaçons, assurons, enquérons. Quoi des sourcils ? Quoi des épaules ? Il n'est mouvement qui ne parle et un langage intelligible sans discipline<sup>2</sup> et un langage public<sup>3</sup> : qui fait, voyant la

---

<sup>1</sup> Le Tasse, *Aminta*, acte II.

<sup>2</sup> Sans enseignement.

<sup>3</sup> Compréhensible pour tous.

variété et usage distingué des autres, que cettui-ci doit plutôt être jugé le propre de l'humaine nature. [...]

....

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clairsemés, qui soit suspendue au haut des tours Notre-Dame de Paris, il verra par raison évidente qu'il est impossible qu'il en tombe, et si<sup>1</sup> ne se saurait garder (s'il n'a accoutumé le métier de couvreur) que la vue de cette hauteur extrême ne l'épouvante et ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous assurer aux galeries qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encore qu'elles soient de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous ferions si elle était à terre. J'ai souvent essayé<sup>2</sup> cela en nos montagnes de deçà (et si suis de ceux qui ne s'effraient que médiocrement de telles choses) que je ne pouvais souffrir la vue de cette profondeur infinie sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses, encore qu'il s'en fallût bien ma longueur que je ne fusse du tout au bord, et n'eusse su choir si je ne me fusse porté à escient au danger. J'y remarquai aussi, quelque hauteur qu'il y eût, pourvu qu'en cette pente il s'y présentât un arbre ou bosse de rocher pour soutenir un peu la vue et la diviser, que cela nous allège et donne assurance, comme si c'était chose de quoi à la chute nous pussions recevoir secours ; mais que les précipices coupés et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoiement de tête ; [...] qui est une évidente imposture de la vue. Ce fut pourquoi ce beau philosophe se creva les yeux pour décharger l'âme de la débauche qu'elle en recevait, et pouvoir philosopher plus en liberté.

Mais à ce compte, il se devait aussi faire étouper les oreilles, que Theophraste dit être le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se devait priver enfin de tous les autres sens, c'est-à-dire de son être et de sa vie. Car ils ont tous cette puissance de commander notre discours et notre âme. [...]

Cette même piperie que les sens apportent à notre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Notre âme parfois s'en revanche de même ; ils mentent et se trompent à l'envi.

---

<sup>1</sup> Pourtant.

<sup>2</sup> Eprouvé.

...

### *CHAPITRE XIII De juger de la mort d'autrui*

Quand nous jugeons de l'assurance d'autrui en la mort, qui est sans doute la plus remarquable action de la vie humaine, il se faut prendre garde d'une chose ; que mal aisément on croit être arrivé à ce point. Peu de gens meurent résolus<sup>1</sup> que ce soit leur heure dernière, et n'est endroit où la piperie de l'espérance nous amuse plus<sup>2</sup>. Elle ne cesse de corner aux oreilles : d'autres ont bien été plus malades sans mourir, l'affaire n'est pas si désespéré qu'on pense ; et, au pis aller, Dieu a bien fait d'autres miracles. Et advient cela de ce que nous faisons trop de cas de nous. Il semble que l'université des choses souffre aucunement de notre anéantissement, et qu'elle soit compassionnée à notre état. D'autant que notre vue altérée se représente les choses de même ; et nous est avis qu'elles lui faillent à mesure qu'elle leur faut : comme ceux qui voyagent en mer, à qui les montagnes, les campagnes, les villes, le ciel, et la terre vont même branle, et quant et quant eux<sup>3</sup>. [...]

Qui vit jamais vieillesse qui ne louât le temps passé et ne blamât le présent, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misère et de son chagrin ? [...]

Nous entraînon tout avec nous.

D'où il s'ensuit que nous estimons grande chose notre mort, et qui ne passe pas si aisément, ni sans solemne consultation des astres. [...] Et le pensons d'autant plus que plus nous nous prisons. Comment ? tant de science se perdrait-elle avec tant de dommage, sans particulier souci des destinées ? Une âme si rare et exemplaire ne coûte-t-elle non plus à tuer qu'une âme populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies dépendent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se déplace-t-elle comme celle qui tient à son simple nœud ?

Nul de nous ne pense n'être qu'un.

....

---

<sup>1</sup> Assurés.

<sup>2</sup> Où la fausse espérance nous trompe davantage.

<sup>3</sup> En même temps.

## CHAPITRE XX *Nous ne goûtons rien de pur*

Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aucun exempt de quelque mélange de mal et d'inconfort. [...]

Notre extrême volupté a quelque air de gémissement et de plainte. Diriez-vous pas qu'elle se meurt d'angoisse ? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'épithètes et qualités malades et douloureuses : langueur, mollesse, faiblesse, défaillance, *morbidezza*, grand témoignage de leur consanguinité et consubstantialité.

La profonde joie a plus de sévérité que de gaieté. L'extrême et plein contentement, plus de rassis que d'enjoué. "*Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit.*"<sup>1</sup> [La joie même, si elle ne se modère, oppresse.] L'aise nous mâche<sup>2</sup>.

C'est ce que dit un verset grec ancien, de tel sens : les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent : c'est-à-dire ils ne nous en donnent aucun pur et parfait, et que nous n'achetions au prix de quelque mal.

Le travail<sup>3</sup> et le plaisir, très dissemblables de nature, s'associent pourtant de je ne sais quelle jointure naturelle.

Socrate dit que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté, mais que, n'en pouvant sortir, il s'avisa de les accoupler, au moins par la queue.

Metrodorus disait qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Je ne sais s'il voulait dire autre chose ; mais moi, j'imagine bien qu'il y a du dessein, du consentement et de la complaisance à se nourrir en la mélancolie. Je dis, outre l'ambition qui s'y peut encore mêler, il y a quelque ombre de friandise et délicatesse qui nous rit et qui nous flatte au giron même de la mélancolie. Y a-t-il pas des complexions qui en font leur aliment ?

...est quaedam flere voluptas<sup>4</sup>.

[il y a quelque volupté à pleurer.]

Et dit Attalus en Sénèque que la mémoire de nos amis perdus nous agrée comme l'amer au vin trop vieux [...] et comme des pommes doucement aigres.

---

<sup>1</sup> Sénèque, *Lettres*, 74, 18.

<sup>2</sup> Blesse.

<sup>3</sup> La peine.

<sup>4</sup> Ovide, *Tristes*, IV,3, 37.



Nature nous découvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire. De vrai, avant que l'un ou l'autre soient achevés d'exprimer, regardez à la conduite de la peinture, vous êtes en doute vers lequel c'est qu'on va. Et l'extrémité du rire se mêle aux larmes.

....

## LIVRE TROISIEME

### *CHAPITRE III De trois commerces*

Je ne voyage sans livres ni en paix ni en guerre. Toutefois il se passera plusieurs jours, et des mois, sans que je les emploie : "Ce sera tantôt, fais-je, ou demain, ou quand il me plaira." Le temps court et s'en va cependant sans me blesser. Car il ne se peut dire combien je me repose et séjourne en cette considération, qu'ils sont à mon côté pour me donner du plaisir à mon heure, et à reconnaître combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que j'ai trouvée à cet humain voyage, et plains extrêmement les hommes d'entendement qui l'ont à dire<sup>1</sup>. J'accepte plutôt toute autre sorte d'amusement, pour léger qu'il soit, d'autant que cettui-ci ne me peut faillir.

Chez moi, je me détourne un peu plus souvent à ma librairie<sup>2</sup>, d'où tout d'une main je commande à mon ménage. Je suis sur l'entrée et vois sous moi mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la plupart des membres de ma maison. Là, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues ; tantôt je rêve, tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voici.

Elle est au troisième étage d'une tour. Le premier, c'est ma chapelle; le second, une chambre et sa suite, où je me couche souvent, pour être seul. Au-dessus, elle a une grande garde-robe. C'était au temps passé le lieu plus inutile de ma maison. Je passe là et la plupart des jours de ma vie, et la plupart des heures du jour. Je n'y suis jamais la nuit. A sa suite est un cabinet assez poli<sup>3</sup>, capable à recevoir du feu pour l'hiver, très plaisamment percé<sup>4</sup>. Et, si je ne craignais non plus le soin que la dépense, le soin qui me chasse de toute besogne, je pourrais facilement coudre à chaque côté une galerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé tous les murs montés pour autre usage, à la hauteur qu'il me faut. Tout lieu retiré requiert un promenoir. Mes pensées dorment si je les assis. Mon esprit ne va, si les jambes ne l'agitent. Ceux qui étudient sans livre, en sont tous là. La figure en est ronde et n'a de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siège, et vient m'offrant en se courbant, d'une vue, tous mes livres, rangés à cinq degrés tout à l'environ. Elle

---

<sup>1</sup> Qui ne l'ont pas.

<sup>2</sup> Bibliothèque.

<sup>3</sup> Bien aménagé.

<sup>4</sup> De fenêtres.

a trois vues de riche et libre prospect<sup>1</sup>, et seize pas de vide en diamètre. En hiver, j'y suis moins continuellement, car ma maison est juchée sur un tertre, comme dit son nom, et n'a point de pièce plus éventée que cette-ci ; qui me plaît d'être un peu pénible et à l'écart, tant pour le fruit de l'exercice que pour reculer de moi la presse. C'est là mon siège. J'essaie à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coin à la communauté et conjugale, et filiale, et civile. Partout ailleurs je n'ai qu'une autorité verbale : en essence, confuse. Misérable à mon gré, qui n'a chez soi où être à soi, où se faire particulièrement la cour, où se cacher! L'ambition paie bien ses gens de les tenir toujours en montre comme la statue d'un marché. *Magna servitus est magna fortuna*<sup>2</sup>. [C'est une grande servitude qu'une grande fortune.] Ils n'ont pas seulement leur retrait pour retraite<sup>3</sup>. Je n'ai rien jugé de si rude en l'austérité de vie que nos religieux affectent, que ce que je vois en quelqu'une de leurs compagnies, avoir pour règle une perpétuelle société de lieu, et assistance nombreuse entre eux, en quelque action que ce soit. Et trouve aucunement plus supportable d'être toujours seul, que ne le pouvoir jamais être.

....

#### *CHAPITRE V Sur des vers de Virgile*

J'avais besoin en jeunesse de m'avertir et solliciter pour me tenir en office ; l'allégresse et la santé ne conviennent pas tant bien, dit-on, avec ses discours sérieux et sages. Je suis à présent en un autre état ; les conditions de la vieillesse ne m'avertissent que trop, m'assagissent et me prêchent. De l'excès de la gaieté je suis tombé en celui de la sévérité, plus fâcheux. Par quoi, je me laisse à cette heure aller un peu à la débauche par dessein ; et emploie quelquefois l'âme à des pensements folâtres et jeunes, où elle séjourne. Je ne suis meshui que trop rassis, trop pesant et trop mûr. Les ans me font leçon tous les jours, de froideur et de tempérance. Ce corps fuit le dérèglement et le craint. Il est à son tour de guider l'esprit vers la réformation. Il régente à son tour, et plus rudement et impérieusement. Il ne me laisse pas une heure, ni dormant ni veillant, chômer d'instruction, de mort, de patience et de pénitence. Je me défends de la tempérance comme j'ai fait autrefois

---

<sup>1</sup> Perspective.

<sup>2</sup> Sénèque, *Consolation à Polybe*, VI, 4.

<sup>3</sup> Leur toilette pour retraite.

de la volupté. Elle me tire trop arrière, et jusques à la stupidité. Or je veux être maître de moi, à tout sens. La sagesse a ses excès, et n'a pas moins besoin de modération que la folie. Ainsi, de peur que je ne sèche, tarisse et m'aggrave de prudence, aux intervalles que mes maux me donnent,

*Mens intenta suis ne siet usque malis*<sup>1</sup>.

[De peur que mon esprit ne soit toujours tourné vers ses maux.]

je gauchis tout doucement et dérobe ma vue de ce ciel orageux et nubileux que j'ai devant moi. Lequel, Dieu merci, je considère bien sans effroi, mais non pas sans contention et sans étude<sup>2</sup>. Et me vais amusant en la recordation des jeunesses passées. [...]

Que l'enfance regarde devant elle, la vieillesse derrière : était-ce pas ce que signifiait le double visage de Janus ? Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons ! Autant que mes yeux peuvent reconnaître cette belle saison expirée, je les y détourne à secousses. Si elle échappe de mon sang et de mes veines, au moins n'en veux-je déraciner l'image de la mémoire.

*Hoc est*

*Vivere bis, vita posse priore frui*<sup>3</sup>.

[c'est vivre deux fois, que de pouvoir jouir de la vie passée.]

Platon ordonne aux vieillards d'assister aux exercices, danses et jeux de la jeunesse, pour se réjouir en autrui de la souplesse et beauté du corps qui n'est plus en eux, et rappeler en leur souvenance la grâce et faveur de cet âge verdissant. Et veut qu'en ces ébats, ils attribuent l'honneur de la victoire au jeune homme qui aura le plus ébaudi et réjoui, et plus grand nombre d'entre eux.

Je marquais autrefois les jours pesants et ténébreux comme extraordinaires : ceux-là sont tantôt les miens ordinaires ; les extraordinaires sont les beaux et sereins. Je m'en vais au train de tressaillir comme d'une nouvelle faveur quand aucune chose ne me deult<sup>4</sup>. Que je me chatouille, je ne puis tantôt plus arracher un pauvre rire de ce méchant corps. Je ne m'égaie qu'en fantaisie et en songe, pour détourner par ruse le chagrin de la vieillesse. Mais certes il faudrait autre remède qu'en songe. Faible lutte de l'art contre la nature. C'est grand simplexe d'allonger et anticiper, comme chacun fait, les incommodités humaines : j'aime mieux être moins longtemps vieil que d'être

---

<sup>1</sup> Ovide, *Tristes*, IV, I, 4.

<sup>2</sup> Non sans effort et sans application.

<sup>3</sup> Martial, X, *XXIII*, 7-8.

<sup>4</sup> Fait souffrir.

vieil avant que de l'être. Jusques aux moindres occasions de plaisir que je puis rencontrer, je les empoigne.

....

## *CHAPITRE VI Des Cochés*

Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons et les Sibylles et nous, avons ignoré cettui-ci jusqu'à cette heure?) non moins grand, plein et membru que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtement, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, et ce poète<sup>1</sup> de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur. Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si<sup>2</sup>ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué<sup>3</sup> par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formés en or ; comme en son cabinet tous les animaux qui naissaient en son état et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais, quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir tant qu'eux : ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples

---

<sup>1</sup> Lucrèce.

<sup>2</sup> Pourtant.

<sup>3</sup> Gagné.

que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux mémoires de notre monde par-deçà. Car pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent les ruses et batelages de quoi ils se sont servis à les piper, et le juste étonnement qu'apportait à ces nations-là de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, religion, en forme et en contenance, d'un endroit du monde si éloigné et où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût habitation quelconque, montés sur des grands monstres inconnus, contre ceux qui n'avaient non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite à porter et soutenir homme ni autre charge ; garnis d'une peau luisante et dure et d'une arme tranchante et resplendissante, contre ceux qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière par où tout à loisir ils sussent percer notre acier ; ajoutez-y les foudres et tonnerres de nos pièces et arquebuses, capables de troubler César même, qui l'en eût surpris autant inexpérimenté, et à cette heure, contre des peuples nus, si ce n'est où l'invention était arrivée de quelque tissu de coton, sans autres armes pour le plus que d'arcs, pierres, bâtons et boucliers de bois ; des peuples surpris sous couleur d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : comptez, dis-je, aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l'occasion de tant de victoires. Quand je regarde cette ardeur indomptable de quoi tant de milliers d'hommes, femmes, enfants, se présentent et rejettent à tant de fois aux dangers inévitables, pour la défense de leurs dieux et de leur liberté ; cette généreuse obstination de souffrir toutes extrémités et difficultés, et la mort, plus volontiers que de se soumettre à la domination de ceux de qui ils ont été si honteusement abusés, et aucuns choisissant plutôt de se laisser défailir par faim et par jeûne, étant pris, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, si vilement victorieuses, je prévois que à qui les eût attaqués pair à pair, et d'armes, et d'expérience, et de nombre, il y eût fait dangereux, et plus, qu'en autre guerre que nous voyons.

Que n'est tombée sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains une si noble conquête, et une si grande mutation et altération de tant d'empires et de peuples sous des mains qui eussent doucement poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage, et eussent conforté et promu les bonnes semences que nature y avait produit, mêlant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent été nécessaires, mais aussi mêlant les vertus Grecques et Romaines aux originelles du pays ! Quelle réparation eût-ce été, et quel

amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et déportements nôtres qui se sont présentés par-delà, eussent appelé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu et eussent dressé entre eux et nous une fraternelle société et intelligence ! Combien il eût été aisé de faire son profit d'âmes si neuves, si affamées d'apprentissage, ayant pour la plupart de si beaux commencements naturels ! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui mit jamais à tel prix le service de la mercadence et de la trafique ? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre : mécaniques victoires<sup>1</sup>. Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités et calamités si misérables. En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, aucuns Espagnols prirent terre en une contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutumées : qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du Roi de Castille, le plus grand Prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant Dieu en terre, avait donné la principauté de toutes les Indes. Que, s'ils voulaient lui être tributaires, ils seraient très bénévolement traités ; leur demandaient des vivres pour leur nourriture et de l'or pour le besoin de quelque médecine. Leur remontraient au demeurant la créance d'un seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant quelques menaces. La réponse fut telle : que, quant à être paisibles, ils n'en portaient pas la mine, s'ils l'étaient ; que, quant à leur Roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessaire ; et celui qui lui avait fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'était pas sienne, pour le mettre en débat contre les anciens possesseurs ; quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où tout leur soin regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant ce qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment ; quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne voulaient changer leur religion, s'en étant si utilement

---

<sup>1</sup> Victoires sans noblesse.

servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé prendre conseil que de leurs amis et connoissants ; quant aux menaces, c'était signe de faute de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens étaient inconnus. Ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés et étrangers ; autrement qu'on ferait d'eux comme de ces autres, leur montrant les têtes d'aucuns hommes justiciés autour de leur ville. Voilà un exemple de la balbutie de cette enfance. [...]

Des deux plus puissants monarques de ce monde-là, et, à l'aventure, de cettui-ci, Rois de tant de Rois, les derniers qu'ils en chassèrent, celui du Pérou, ayant été pris en une bataille et mis à une rançon si excessive qu'elle surpasse toute créance, et celle-là fidèlement payée, et avoir donné par sa conversation signe d'un courage franc, libéral et constant, et d'un entendement net et bien composé, il prit envie aux vainqueurs, après en avoir tiré un million trois cent vingt-cinq mille cinq cents pesant d'or, outre l'argent et autres choses qui ne montèrent pas moins (si que leurs chevaux n'allaient plus ferrés que d'or massif) de voir encore, au prix de quelque déloyauté que ce fut, quel pouvait être le reste des trésors de ce Roi, et jouir librement de ce qu'il avait réservé. On lui apposta une fausse accusation et preuve qu'il desseignait<sup>1</sup> de faire soulever ses provinces pour se remettre en liberté. Sur quoi, par beau jugement de ceux mêmes qui lui avaient dressé cette trahison, on le condamna à être pendu et étranglé publiquement, lui ayant fait racheter le tourment d'être brûlé tout vif par le baptême qu'on lui donna au supplice même. Accident horrible et inouï, qu'il souffrit pourtant sans se démentir ni de contenance ni de parole, d'une forme et gravité vraiment royale. Et puis, pour endormir les peuples étonnés et transis de chose si étrange, on contrefit un grand deuil de sa mort, et lui ordonna-t-on des somptueuses funérailles.

L'autre, Roi de Mexico, ayant longtemps défendu sa ville assiégée et montré en ce siège tout ce que peut et la souffrance et la persévérance, si onc prince et peuple le montra, et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avec capitulation d'être traité en Roi (aussi ne leur fit-il rien voir, en la prison, indigne de ce titre) ; ne trouvant point après cette victoire tout l'or qu'ils s'étaient promis, après avoir tout remué et tout fouillé, se mirent à en chercher des nouvelles par les plus âpres

---

<sup>1</sup> Qu'il projetait.



gênes<sup>1</sup> de quoi ils se purent aviser, sur les prisonniers qu'ils tenaient. Mais, n'ayant rien profité, trouvant des courages plus forts que leurs tourments, ils en vinrent enfin à telle rage que, contre leur foi et contre tout droit des gens, ils condamnèrent le Roi même et l'un des principaux seigneurs de sa cour à la gêne en présence l'un de l'autre. Ce seigneur se trouvant forcé de la douleur, environné de brasiers ardents, tourna sur la fin piteusement sa vue vers son maître, comme pour lui demander merci de ce qu'il n'en pouvait plus. Le Roi, plantant fièrement et rigoureusement les yeux sur lui, pour reproche de sa lâcheté et pusillanimité, lui dit seulement ces mots, d'une voix rude et ferme ; "Et moi, suis-je dans un bain ? suis-je plus à mon aise que toi ?" Celui-là soudain après succomba aux douleurs et mourut sur place. Le Roi, à demi rôti, fut emporté de là, non tant par pitié (car quelle pitié toucha jamais des âmes qui, pour la douteuse information de quelque vase d'or à piller, fissent griller devant leurs yeux un homme, non qu'un Roi si grand et en fortune et en mérite ?), mais ce fut que sa constance rendait de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entrepris de se délivrer par armes d'une si longue captivité et sujétion, où il fit sa fin digne d'un magnanime prince.

....

## *CHAPITRE IX De la vanité*

Si je craignais de mourir en autre lieu que celui de ma naissance, si je pensais mourir moins à mon aise éloigné des miens, à peine sortirais-je hors de France ; je ne sortirais pas sans effroi hors de ma paroisse. Je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais je suis autrement fait : elle m'est une partout. Si toutefois j'avais à choisir, ce serait, ce crois-je, plutôt à cheval que dans un lit, hors de ma maison et éloigné des miens. Il y a plus de crève-cœur que de consolation à prendre congé de ses amis. J'oublie volontiers ce devoir de notre entregent, car des offices de l'amitié, celui-là est le seul déplaisant, et oublierais ainsi volontiers à dire ce grand et éternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommodités. J'ai vu plusieurs mourants bien piteusement assiégés de tout ce train : cette presse les étouffe. C'est contre le devoir et est témoignage de peu d'affection et de peu de soin de vous laisser mourir en

---

<sup>1</sup> Tortures.

repos : l'un tourmente vos yeux, l'autre vos oreilles, l'autre la bouche ; il n'y a sens ni membre qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié d'ouïr les plaintes des amis, et de dépit à l'aventure d'ouïr d'autres plaintes feintes et masquées. Qui a toujours eu le goût tendre, affaibli, il l'a encore plus. Il lui faut en une si grande nécessité une main douce et accommodée à son sentiment, pour le gratter justement où il cuit. Ou qu'on ne le gratte point du tout. Si nous avons besoin de sage femme à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir. [...]

Vivons et rions entre les nôtres, allons mourir et rechigner entre les inconnus. On trouve en payant qui vous tourne la tête et qui vous frotte les pieds, qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous présentant un visage indifférent, vous laissant vous gouverner et plaindre à votre mode.

Je me défais tous les jours par discours de cette humeur puérole et inhumaine, qui fait que nous désirons d'émouvoir par nos maux la compassion et le deuil en nos amis. Nous faisons valoir nos inconvénients outre leur mesure, pour attirer leurs larmes. Et la fermeté que nous louons en chacun à soutenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches quand c'est en la nôtre. Nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maux, si encore ils ne s'en affligent. Il faut étendre la joie, mais retrancher autant qu'on peut la tristesse. [...]

Pour achever de dire mes faibles humeurs, j'avoue qu'en voyageant je n'arrive en logis où il ne me passe par la fantaisie si j'y pourrai être et malade et mourant à mon aise. Je veux être logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non sale, ou fumeux, ou étouffé. Je cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances, ou, pour mieux dire, à me décharger de tout autre empêchement, afin que je n'aie qu'à m'attendre à elle, qui me pèsera volontiers assez sans autre recharge. Je veux qu'elle ait sa part à l'aisance et commodité de ma vie. C'en est un grand lopin, et d'importance, et espère meshui qu'il ne démentira pas le passé. [...]

En cette commodité de logis que je cherche, je n'y mêle pas la pompe et l'amplitude : je la hais plutôt ; mais certaine propriété simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honore de quelque grâce toute sienne, *Non ampliter sed munditer convivium*<sup>1</sup>. [Un repas non pas abondant, mais de qualité.] *Plus salis quam sumptus*<sup>2</sup>. [Plus d'agrément que de dépense.]

---

<sup>1</sup> Citation d'un poète comique par Juste Lipse, *Saturnales*, I,6.

<sup>2</sup> Cornelius Nepos, XXV,13, *Vie d'Atticus*.

Et puis, c'est à faire à ceux que les affaires entraînent en plein hiver par les Grisons, d'être surpris en chemin en cette extrémité. Moi, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche ; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête. Et faisant ainsi, je ne vois à la vérité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vrai que je trouve la superfluité toujours superflue, et remarque de l'empêchement en la délicatesse même et en l'abondance. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi, j'y retourne ; c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ni droite ni courbe. Ne trouvé-je point où je vais ce qu'on m'avait dit ? comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ai trouvés plus souvent faux, je ne plains pas ma peine ; j'ai appris que ce qu'on disait n'y est point. J'ai la complexion du corps libre et le goût commun autant qu'homme du monde<sup>1</sup>. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre, bouilli ou rôti, beurre ou huile de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un, et si un que, vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté, et aurais besoin que la délicatesse et le choix arrêtât l'indiscrétion de mon appétit et parfois soulageât mon estomac. Quand j'ai été ailleurs qu'en France et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué, et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers.

J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs. Il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure : les voilà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises ? Encore sont-ce les plus habiles qui les ont reconnues, pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu.

Ce que je dis de ceux-là me ramentoit<sup>2</sup>, en chose semblable, ce que j'ai parfois aperçu en aucuns de nos jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte, nous regardent comme gens de l'autre monde, avec dédain ou pitié. Ôtez-leur

---

<sup>1</sup> Autant que quiconque.

<sup>2</sup> Rappelle.

les entretiens des mystères de la cour, ils sont hors de leur gibier, aussi neufs pour nous et malhabiles comme nous sommes à eux. On dit bien vrai qu'un honnête homme c'est un homme mêlé.

Au rebours, je pérégrine très saoul de nos façons<sup>1</sup>, non pour chercher des Gascons en Sicile, j'en ai assez laissé au logis ; je cherche des Grecs plutôt, et des Persans : j'accointe ceux-là, je les considère; c'est là où je me prête et où je m'emploie. Et qui plus est, il me semble que je n'ai rencontré guère de manières qui ne vailent les nôtres. Je couche de peu<sup>2</sup>, car à peine ai-je perdu mes girouettes de vue.

....

## *CHAPITRE XII De la Physionomie*

Regardons à terre les pauvres gens que nous y voyons épanus, la tête penchante après leur besogne, qui ne savent ni Aristote ni Caton, ni exemple ni précepte. De ceux-là tire nature tous les jours des effets de constance et de patience, plus purs et plus roides que ne sont ceux que nous étudions si curieusement<sup>3</sup> en l'école. Combien en vois-je ordinairement, qui méconnaissent la pauvreté ? Combien qui désirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction ? Celui-là qui fouit mon jardin, il a ce matin enterré son père ou son fils. Les noms mêmes de quoi ils appellent les maladies en adoucissent et amollissent l'âpreté. La phtisie, c'est la toux pour eux ; la dysenterie, dévoiement d'estomac ; un pleurésis, c'est un morfondement ; et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien grièves quand elles rompent leur travail ordinaire ; ils ne s'alitent que pour mourir. [...]

J'écrivais ceci environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son poids, droit sur moi. J'avais d'une part les ennemis à ma porte, d'autre part les picoreurs<sup>4</sup>, pires ennemis, [...], et essayais toute sorte d'injures militaires<sup>5</sup> à la fois:

Hostis adest dextra laeva que a parte timendus,

---

<sup>1</sup> Je voyage à l'étranger saturé de nos façons.

<sup>2</sup> J'en parle à mon aise.

<sup>3</sup> Avec tant de soins.

<sup>4</sup> Maraudeurs.

<sup>5</sup> Subissais toutes sortes d'injustices militaires.

Vicinoque malo terret utrumque latus<sup>1</sup>.

[Un ennemi redoutable est là à ma droite et à ma gauche,  
et menace l'un et l'autre d'un mal imminent.]

Monstrueuse guerre : les autres agissent au-dehors, cette-ci encore contre soi se ronge et se défait par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruineuse qu'elle se ruine quant et quant<sup>2</sup> le reste, et se déchire et démembré de rage. Nous la voyons plus souvent se dissoudre par elle-même que par disette d'aucune chose nécessaire, ou par la force ennemie. Toute discipline la fuit. Elle vient guérir la sédition et en est pleine, veut châtier la désobéissance et en montre l'exemple ; et employée à la défense des lois, fait sa part de rébellion à l'encontre des siennes propres.

....

### *CHAPITRE XIII De l'expérience*

Nul juge n'a encore, Dieu merci, parlé à moi comme juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne, ou tierce, ou criminelle, ou civile. Nulle prison m'a reçu, non pas seulement pour m'y promener. L'imagination m'en rend la vue, même du dehors, déplaisante. Je suis si affadi après la liberté<sup>3</sup>, que qui me défendrait l'accès de quelque coin des Indes, j'en vivrais aucunement<sup>4</sup> plus mal à mon aise. Et tant que je trouverai terre, ou air ouvert ailleurs, je ne croupirai en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu, que mal pourrais-je souffrir la condition où je vois tant de gens, cloués à un quartier de ce royaume, privés de l'entrée des villes principales, et des cours, et de l'usage des chemins publics, pour avoir querellé nos lois. Si celles que je sers me menaçaient seulement le bout du doigt, je m'en irais incontinent en trouver d'autres, où que ce fût. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'emploie à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir. [...]

---

<sup>1</sup> Ovide, *Pontiques*, I, 3, 57-58.

<sup>2</sup> En même temps.

<sup>3</sup> Si avide de liberté.

<sup>4</sup> Quelque peu.

Je donne grande autorité à mes désirs et propensions. Je n'aime point à guérir le mal par le mal. Je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie. D'être sujet à la colique et sujet à m'abstenir du plaisir de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un côté, la règle de l'autre. Puisque on est au hasard de se mécompter, hasardons-nous plutôt à la suite du plaisir. Le monde fait au rebours, et ne pense rien utile qui ne soit pénible : la facilité lui est suspecte. Mon appétit en plusieurs choses s'est assez heureusement accommodé par soi-même et rangé à la santé de mon estomac. L'acrimonie et la pointe des sauces m'agrèèrent étant jeune ; mon estomac s'en ennuyant depuis, le goût l'a incontinent suivi. Le vin nuit aux malades : c'est la première chose de quoi ma bouche se dégoûte, et d'un dégoût invincible. Quoi que je reçoive désagréablement me nuit, et rien ne me nuit que je fasse avec faim et allégresse ; je n'ai jamais reçu nuisance d'action qui m'eût été bien plaisante. Et si<sup>1</sup> ai fait céder à mon plaisir, bien largement, toute conclusion médicale. Et me suis jeune, [...] prêté autant licencieusement et inconsidérément qu'autre au plaisir qui me tenait saisi :

*Et militavi non sine gloria*<sup>2</sup>.

[Et j'ai combattu non sans gloire.]

Plus toutefois en continuation et en durée qu'en saillie.

Sex me vix memini sustinuisse vices<sup>3</sup>.

[C'est à peine si je me souviens d'avoir soutenu six assauts.]

[...] L'art de médecine n'est pas si résolue<sup>4</sup> que nous soyons sans autorité<sup>5</sup>, quoi que nous fassions. Elle change selon les climats et selon les Lunes, selon Fernel et selon l'Escale<sup>6</sup>. Si votre médecin ne trouve bon que vous dormez, que vous usez de vin ou de telle viande, ne vous chaille<sup>7</sup> : je vous en trouverai un autre qui ne sera pas de son avis. La diversité des arguments et opinions médicales embrasse toute sorte de formes. Je vis un misérable malade crever et se pâmer d'altération pour se guérir, et être moqué depuis par un autre médecin condamnant ce conseil comme nuisible ; avait-il pas bien employé sa peine ? Il est mort fraîchement de la pierre un homme de

---

<sup>1</sup> C'est pourquoi.

<sup>2</sup> Horace, *Odes*, III, 26, 2.

<sup>3</sup> D'après Ovide, *Amours*, III, 7, v. 26.

<sup>4</sup> Fixée.

<sup>5</sup> Sans être approuvé par quelqu'un dont l'opinion fasse autorité.

<sup>6</sup> Philosophes et médecins humanistes.

<sup>7</sup> Peu importe.

ce métier, qui s'était servi d'extrême abstinence à combattre son mal ; ses compagnons disent qu'au rebours ce jeûne l'avait asséché et lui avait cuit le sable dans les rognons.

J'ai aperçu qu'aux blessures et aux maladies, le parler m'émeut et me nuit autant que désordre que je fasse. La voix me coûte et me lasse, car je l'ai haute et efforcée ; si que, quand je suis venu à entretenir l'oreille des grands d'affaires de poids, je les ai mis souvent en soin de modérer ma voix. Ce conte mérite de me divertir<sup>1</sup> : quelqu'un, en certaine école grecque, parlait haut comme moi ; le maître de cérémonie lui manda qu'il parlât plus bas : "Qu'il m'envoie, fit-il, le ton auquel il veut que je parle". L'autre lui répliqua qu'il prît son ton des oreilles de celui à qui il parlait. C'était bien dit pourvu qu'il s'entende : "Parlez selon ce que vous avez affaire à votre auditeur." Car si c'est à dire : "suffise-vous qu'il vous oie" ; ou, "réglez-vous par lui", je ne trouve pas que ce fut raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens ; c'est à moi à le conduire pour me représenter. Il y a voix pour instruire, voix pour flatter, ou pour tancer. Je veux que ma voix, non seulement arrive à lui, mais à l'aventure qu'elle le frappe et qu'elle le perce. Quand je mâtime mon laquais d'un ton aigre et poignant, il serait bon qu'il vînt à me dire : "Mon maître, parlez plus doux, je vous ois bien". [...] La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute. Cettui-ci se doit préparer à la recevoir selon le branle qu'elle prend. Comme entre ceux qui jouent à la paume, celui qui soutient se démarche et s'apprête selon qu'il voit remuer celui qui lui jette le coup et selon la forme du coup. L'expérience m'a encore appris ceci, que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé.

La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux. Elles ont leur fortune limitée dès leur naissance et leurs jours. Qui essaie de les abrégier impérieusement par force, au travers de leur course, il les allonge et multiplie, et les harcèle au lieu de les apaiser. Je suis de l'avis de Crantor<sup>2</sup>, qu'il ne faut ni obstinément s'opposer aux maux, et à l'étourdie, ni leur succomber de mollesse, mais qu'il leur faut céder naturellement, selon leur condition et la nôtre. On doit donner passage aux maladies ; et je trouve qu'elles arrêtent moins chez moi, qui les laisse faire ; et en ai perdu de celles qu'on estime plus opiniâtres et tenaces, de leur propre décadence, sans aide et sans art, et contre ses règles. Laissons faire un

---

<sup>1</sup> Cette remarque mérite que je fasse une digression.

<sup>2</sup> Philosophe de l'Académie (IV<sup>e</sup> siècle av JC).

peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. – Mais un tel en mourut. – Si ferez-vous<sup>1</sup>, sinon de ce mal-là, d'un autre. Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois médecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague, universel et à tout sens. Si c'est une médecine voluptueuse, acceptez-la ; c'est toujours autant de bien présent. Je ne m'arrêterai ni au nom ni à la couleur, si elle est délicieuse et appétissante. Le plaisir est des principales espèces de profit.

J'ai laissé envieillir et mourir en moi de mort naturelle des rhumes, défluxions goutteuses, relaxation<sup>2</sup>, battement de cœur, migraines et autres accidents, que j'ai perdu quand je m'étais à demi formé à les nourrir. On les conjure mieux par courtoisie que par braverie. Il faut souffrir doucement les lois de notre condition. Nous sommes pour vieillir, pour affaiblir, pour être malades, en dépit de toute médecine. C'est la première leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des mères, ils les vont saluant ainsi: "Enfant, tu es venu au monde pour endurer ; endure, souffre, et tais-toi." [...]

Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors ; voire et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences étrangères quelque partie du temps, quelque autre partie je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi. Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoin nous fussent aussi voluptueuses. Et nous y convie, non seulement par la raison mais aussi par l'appétit : c'est injustice de corrompre ses règles.

Quand je vois et César et Alexandre, au plus épais de sa grande besogne, jouir si pleinement des plaisirs humains et corporels, je ne dis pas que ce soit relâcher son âme, je dis que c'est la roidir, soumettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensées. Sages, s'ils eussent cru que c'était là leur ordinaire vacation, cette-ci l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous ; je n'ai rien fait d'aujourd'hui. - Quoi, avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. – Si on m'eût mis au propre des grands managements, j'eusse montré ce que je savais faire. – Avez-vous su méditer et manier votre vie ? vous avez fait la plus grande besogne de toutes. Pour se montrer et exploiter, nature

---

<sup>1</sup> Vous ferez de même.

<sup>2</sup> Diarrhée.



n'a que faire de fortune, elle se montre également en tous étages, et derrière comme sans rideau. - Avez-vous su composer vos mœurs : vous avez bien plus fait que celui qui a composé des livres. - Avez-vous su prendre du repos, vous avez plus fait que celui qui a pris des Empires et des villes. Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos. Toutes autres choses ; régner, thésauriser, bâtir, n'en sont qu'appendicules et adminicules pour le plus. Je prends plaisir de voir un général d'armée au pied d'une brèche qu'il veut tantôt attaquer, se prêtant tout entier et délivre à son dîner, au devis entre ses amis. Et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirés à l'encontre de lui et de la liberté Romaine, dérober à ses rondes quelque heure de nuit, pour lire et breveter Polybe<sup>1</sup> en toute sécurité. C'est aux petites âmes ensevelies du poids des affaires, de ne s'en savoir purement démêler, de ne les savoir et laisser et reprendre. [...]

Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extrémité sert de borne d'arrêt et de guide, que par la voie du milieu, large et ouverte, et selon l'art que selon nature, mais bien moins noblement aussi, et moins recommandablement. La grandeur de l'âme n'est pas tant tirer à mont et tirer avant comme savoir se ranger et circonscrire. Elle tient pour grand tout ce qui est assez, et montre sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les éminentes. Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment. Ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie. Et de nos maladies, la plus sauvage, c'est mépriser notre être. Qui veut écarter son âme, le fasse hardiment s'il peut, lorsque le corps se portera mal, pour la décharger de cette contagion ; ailleurs au contraire, qu'elle l'assiste et favorise et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs et de s'y complaire conjugalement, y apportant, si elle est plus sage, la modération de peur que par indiscretion ils ne se confondent avec le déplaisir. L'intempérance est peste de la volupté et la tempérance n'est pas son fléau: c'est son assaisonnement. [...]

J'ai un dictionnaire tout à part moi : je passe le temps quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retâte, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais et se rasseoir au bon. Cette phrase ordinaire de passe-temps et de passer le temps représente l'usage de ces prudentes gens, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler et échapper, de la passer,

---

<sup>1</sup> Annoter l'historien grec Polybe.

gauchir<sup>1</sup> et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuir, comme chose de qualité ennuyeuse et dédaignable. Mais je la connais autre, et la trouve et prisable et commode<sup>2</sup>, voire en son dernier décours<sup>3</sup>, où je la tiens ; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si elle nous presse et si elle nous échappe inutilement. *Stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur*<sup>4</sup>. [La vie de l'insensé est sans agrément et pleine de crainte, elle se tourne tout entière vers l'avenir.]

Je me compose pourtant à la perdre sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme moleste<sup>5</sup> et importune. Aussi ne sied-il proprement bien de ne se déplaire à mourir qu'à ceux qui se plaisent à vivre. Il y a du ménage à la jouir<sup>6</sup> : je la jouis au double des autres, car la mesure en la jouissance dépend du plus ou du moins d'application que nous y prêtons. Principalement à cette heure que j'aperçois la mienne si brève en temps, je la veux étendre en poids ; je veux arrêter la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie, et par la vigueur de l'usage compenser la hâiveté de son écoulement. A mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement et de la prospérité ; je la sens ainsi qu'eux, mais ce n'est pas en passant et glissant. Si<sup>7</sup> la faut-il étudier, savourer et ruminer, pour en rendre grâces condignes à celui qui nous l'octroie. Ils jouissent les autres plaisirs comme ils font celui du sommeil, sans les connaître. A celle fin que le dormir même ne m'échappât ainsi stupidement, j'ai autrefois trouvé bon qu'on me le troublât pour que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moi, je ne l'écume pas ; je le sonde et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et dégoûtée. Me trouvé-je en quelque assiette tranquille, y a-t-il quelque volupté qui me chatouille, je ne la laisse pas friponner aux sens, j'y associe mon âme. Non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer, non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver ; et l'emploi de sa part à se mirer dans ce prospère état, à en peser et estimer le bonheur et l'amplifier. [...]

---

<sup>1</sup> Esquiver.

<sup>2</sup> Appréciable et agréable.

<sup>3</sup> Déclin.

<sup>4</sup> Sénèque, *Lettres*, 15, 9.

<sup>5</sup> Pénible.

<sup>6</sup> Il faut de l'organisation pour en jouir.

<sup>7</sup> Aussi.

Pour moi donc, j'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vais pas désirant qu'elle eût à dire<sup>1</sup> la nécessité de boire et de manger, et me semblerait faillir non moins excusablement de désirer qu'elle l'eût double. *Sapiens divitiarum naturalium quaesitor acerrimus*<sup>2</sup>. [Le sage est le plus ardent à chercher les richesses naturelles.] Ni que nous nous sustentassions mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides se privait d'appétit et se maintenait. Ni qu'on produisît stupidement des enfants par les doigts ou par les talons [...]. Ni que le corps fût sans désir et sans chatouillement. Ce sont plaintes ingrates et iniques. J'accepte de bon cœur et reconnaissant ce que nature a fait pour moi, et m'en agrée et m'en loue. On fait tort à ce grand et tout puissant donneur de refuser son don, l'annuler et défigurer. Tout bon, il a fait tout bon. [...]

Esope, ce grand homme, vit son maître qui pissait en se promenant : Quoi donc, fit-il, nous faudra-t-il chier en courant ? Ménageons le temps, encore nous en reste-il beaucoup d'oisif et mal employé. Notre esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures à faire ses besognes, sans se désassocier du corps en ce peu d'espace qu'il lui faut pour sa nécessité. Ils veulent se mettre hors d'eux et échapper à l'homme. C'est folie ; au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes ; au lieu de se hausser, ils s'abattent. Ces humeurs transcendantes m'effraient, comme les lieux hautains et inaccessibles. [...]

C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nôtres, et sortons hors de nous, pour ne savoir quel il y fait. Si avons-nous beau monter sur des échasses, car sur des échasses encore faut-il marcher de nos jambes. Et au plus élevé trône du monde si ne sommes assis que sus notre cul.

Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce dieu, protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociale :

*Frui paratis et valido mihi,  
Latone, dones, et precor integra  
Cum mente, nec turpem senectam*

---

<sup>1</sup> Qu'il lui manquât.

<sup>2</sup> Sénèque, *Lettres*, 119,5.

*Degere, nec cithara carentem.* <sup>1</sup>

[Accorde-moi, fils de Latone, de jouir de mes biens en bonne santé, avec des facultés intactes ; accorde-moi de ne pas traîner une vieillese laide et privée de la cithare.]

---

<sup>1</sup> Horace, *Odes*, I, 31, v.17-20.

## **DEUXIEME PARTIE**

### **UN HOMME DE PARTOUT ET DE TOUS LES TEMPS**

## MONTAIGNE, UN HOMME DE PARTOUT

Tous les hommes sont ses compatriotes

*"Non parce que Socrate l'a dit, mais parce qu'en vérité c'est mon humeur, et à l'aventure<sup>1</sup> non sans quelque excès, j'estime tous les hommes mes compatriotes, et embrasse un Polonais comme un Français, postposant cette liaison nationale à l'universelle<sup>2</sup> et commune. Je ne suis guère féru de la douceur d'un air naturel<sup>3</sup>. Les connaissances toutes neuves et toutes miennes me semblent bien valoir ces autres communes et fortuites connaissances du voisinage. Les amitiés pures de notre acquêt<sup>4</sup> emportent ordinairement celles auxquelles la communication du climat ou du sang nous joignent. Nature nous a mis au monde libres et déliés<sup>5</sup>, nous nous emprisonnons en certains détroits<sup>6</sup> : comme les Rois de Perse, qui s'obligeaient de ne boire jamais autre eau que celle du fleuve de Choaspez, renonçaient par sottise à leur droit d'usage en toutes les autres eaux, et asséchaient pour leur regard tout le reste du monde." Livre III, chapitre IX, De la vanité.*

S'efforcer, toujours, de juger autrui avec discernement et sans préjugés

*"Je n'ai point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis. J'en crois aisément des choses diverses à moi<sup>7</sup>. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige pas le monde, comme chacun fait ; et crois, et conçois mille contraires façons de vie ; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la différence que la*

---

<sup>1</sup> Peut-être.

<sup>2</sup> Plaçant cette liaison nationale après l'universelle.

<sup>3</sup> Du lieu dont on est natif.

<sup>4</sup> Les amitiés que nous gagnons par nous seuls.

<sup>5</sup> Libres de liens.

<sup>6</sup> Gênes, contraintes.

<sup>7</sup> Je crois aisément d'un autre des choses qui ne me ressemblent pas.

*ressemblance en nous. Je décharge<sup>1</sup> tant qu'on veut un autre être de mes conditions et principes, et le considère simplement en lui-même, sans relation<sup>2</sup>, l'étoffant sur son propre modèle. Pour n'être continent, je ne laisse d'avouer<sup>3</sup> sincèrement la continence des Feuillants<sup>4</sup> et des Capucins, et de bien trouver l'air de leur train : je m'insinue en imagination fort bien en leur place, et les aime et les honore d'autant plus qu'ils sont autres que moi. Je désire singulièrement qu'on nous juge chacun à part soi et qu'on ne me tire en conséquence des communs exemples<sup>5</sup>. " Livre I, chapitre XXXVI, Du jeune Caton.*

#### Un regard d'ethnologue déjà

- facilité par le constat que chacun prend ses usages pour la norme universelle
- aiguisé par la découverte récente du Nouveau Monde.

*"Je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation<sup>6</sup>, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage, comme de vrai nous n'avons autre mire<sup>7</sup> de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que nature de soi et de son progrès<sup>8</sup> ordinaire a produits, là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun que nous devrions appeler sauvages. " Livre I, chapitre XXXI, Des Cannibales.*

Et dans le livre II :

*"J'ai vu<sup>9</sup> autrefois parmi nous des hommes amenés par mer de lointain pays, desquels, parce que nous n'entendions aucunement le langage et que leur façon, au*

---

<sup>1</sup> J'affranchis.

<sup>2</sup> Sans établir de comparaison.

<sup>3</sup> Reconnaître.

<sup>4</sup> L'ordre des Feuillants, dont la règle était très sévère, fut créé en 1574.

<sup>5</sup> Qu'on ne me traite pas en se référant au modèle commun.

<sup>6</sup> Les Cannibales, peuple du Brésil.

<sup>7</sup> Critère.

<sup>8</sup> Processus, marche.

<sup>9</sup> Allusion à la rencontre d'Indiens à Rouen.

demeurant, et leur contenance et leurs vêtements étaient du tout éloignés des nôtres, qui de nous ne les estimait et sauvages et brutes ? qui n'attribuait à stupidité et à bêtise de les voir muets, ignorant la langue française, ignorant nos baise-mains et nos inclinations serpentées<sup>1</sup>, notre port et notre maintien sur lequel sans faillir doit prendre son patron la nature humaine ? Tout ce qui nous semble étrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas." Livre II, chapitre XII, Apologie de Raimond de Sebonde.

Montaigne reprend dans le livre III<sup>2</sup> ce thème du Nouveau Monde pour, une nouvelle fois, reconnaître que s'agissant des indigènes :

*"La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence, [...] et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais, quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux : ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux mémoires de notre monde par-deçà<sup>3</sup>. Car, pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent les ruses et batelages de quoi ils se sont servis à les piper<sup>4</sup>, et le juste étonnement qu'apportait à ces nations-là de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, religion, en forme et en contenance, d'un endroit du monde si éloigné et où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût habitation quelconque, montés sur des grands monstres inconnus, contre ceux qui n'avaient non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite<sup>5</sup> à porter et soutenir homme ni autre charge, garnis d'une peau luisante et dure et d'une arme tranchante et resplendissante, contre ceux qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière par où tout à loisir ils sussent percer notre acier ; ajoutez-y les foudres et tonnerres de nos pièces*

---

<sup>1</sup> Nos révérences contournées.

<sup>2</sup> Livre III, chapitre VI, Des Coches.

<sup>3</sup> De ce côté-ci de l'Atlantique.

<sup>4</sup> Les ruses et les tours dignes de bateleurs, dont ils se sont servis pour les tromper.

<sup>5</sup> Dressée.



*et arquebuses [...] contre des peuples nus, si ce n'est où l'invention était arrivée de quelque tissu de coton, sans autres armes pour le plus que d'arcs, pierres, bâtons et boucliers de bois ; des peuples surpris, sous couleur d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : comptez, dis-je, aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l'occasion de tant de victoires. "*

La chute de l'Inca ne doit donc pas être imputée à une quelconque fatalité cosmologique selon laquelle, conformément à un principe général d'équilibre, tout déclin serait compensé par une naissance, toute naissance par un déclin<sup>1</sup> :

*"Cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie : l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur. "*

Non, *" bien crains-je que nous aurons très fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; s<sup>2</sup> ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué<sup>3</sup> par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité. "*

Il s'agit bel et bien d'une politique délibérée, calculée, dont les hommes, avant tout animés par le désir de lucre et de puissance, ont la pleine responsabilité :

*"Combien il eût été aisé de faire son profit d'âmes si neuves, si affamés d'apprentissage, ayant pour la plupart de si beaux commencements naturels ! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui mit jamais à tel prix le service de la mercandence<sup>4</sup> et de la trafique ? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples, passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du*

---

<sup>1</sup> Rappel du traité pseudo-aristotélicien, *Du monde*, chapitre V.

<sup>2</sup> Pourtant.

<sup>3</sup> Gagné.

<sup>4</sup> Commerce.

*monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre : mécaniques victoires<sup>1</sup>."*

Que le monde soit le livre de l'écolier

*"Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints<sup>2</sup> et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrate d'où il était. Il ne répondit pas : d'Athènes ; mais : du monde. Lui qui avait l'imagination plus pleine et plus étendue embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gèlent en mon village, mon prêtre en argumente<sup>3</sup> l'ire de Dieu sur la race humaine et juge que la pépie en tienne déjà les Cannibales<sup>4</sup>. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine<sup>5</sup> se bouleverse, et que le jour du jugement nous prend au collet, sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont vues et que les dix mille parts<sup>6</sup> du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant<sup>7</sup> ? [...] A qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage. Et disait le Savoyard que, si ce sot de roi de France eût su bien conduire sa fortune, il était homme pour devenir maître d'hôtel de son Duc : son imagination ne concevait autre plus élevée grandeur que celle de son maître. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suite et préjudice. Mais qui se présente<sup>8</sup>, comme dans un tableau, cette grande image de notre mère nature en son entière majesté, qui lit en son visage une si générale et constante variété, qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate, celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur. Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il faut regarder pour nous connaître de bon*

---

<sup>1</sup> Victoires sans noblesse, viles.

<sup>2</sup> Tout contractés, repliés.

<sup>3</sup> Infère.

<sup>4</sup> Sauvages du Brésil.

<sup>5</sup> Notre terre.

<sup>6</sup> Parties.

<sup>7</sup> De mener joyeuse vie pendant ce temps.

<sup>8</sup> Se représente.

*biais*<sup>1</sup>. Somme, je veux que ce soit le livre de mon écolier. " Livre I, chapitre XXVI, De l'institution des enfants.

---

<sup>1</sup> Sous l'aspect qui convient, tels que nous sommes. Montaigne confère au lieu commun de l'homme-microcosme, petit monde à l'image du grand, une portée pédagogique.

## UN HOMME DE TOUS LES TEMPS

### *Vivre le moment présent*

D'autant que : *"le monde n'est qu'une branloire pérenne<sup>1</sup>. Toutes choses y branlent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Egypte, et du branle public<sup>2</sup> et du leur. La constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant."* Livre III, chapitre II, Du repentir.

Or, *" nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. La crainte, le désir, l'espérance nous élancent vers l'avenir et nous dérobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à<sup>3</sup> ce qui sera, voire quand nous ne serons plus."* Livre I, chapitre III, Nos affections s'emporent au-delà de nous.

Moi, Michel de Montaigne *" quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors ; voire et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences étrangères quelque partie du temps, quelque autre partie je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moi. Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle a conjointes pour notre besoin nous fussent aussi voluptueuses ; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appétit ; c'est injustice de corrompre ses règles [...] Nous sommes de grands fols : " il a passé sa vie en oisiveté ", disons-nous : " je n'ai rien fait d'aujourd'hui. " Quoi ! avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations."* Livre III, chapitre XIII, De l'expérience.

*" Principalement à cette heure que j'aperçois la mienne (ma vie) si brève en temps, je la veux étendre en poids. Je veux arrêter la promptitude de sa fuite par la*

---

<sup>1</sup> Balançoire perpétuelle.

<sup>2</sup> Du mouvement universel.

<sup>3</sup> Occuper à.

*promptitude de ma saisie et, par la vigueur de l'usage, compenser la hâiveté de son écoulement. A mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine. Les autres sentent la douceur d'un contentement et de la prospérité. Je la sens ainsi qu'eux, mais ce n'est pas en passant et glissant. Si<sup>1</sup> la faut-il étudier, savourer et ruminer pour en rendre grâces condignes<sup>2</sup> à celui qui nous l'octroie. Ils jouissent les autres plaisirs comme ils font celui du sommeil, sans les connaître. A celle fin que le dormir même ne m'échappât ainsi stupidement, j'ai autrefois trouvé bon qu'on me le troublât afin que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moi, je ne l'écume pas<sup>3</sup>, je le sonde et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine<sup>4</sup> et dégoûtée. Me trouvé-je en quelque assiette<sup>5</sup> tranquille, y a-t-il quelque volupté qui me chatouille, je ne la laisse pas friponner aux sens<sup>6</sup> ; j'y associe mon âme. Non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer ; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver. Et l'emploie de sa part<sup>7</sup> à se mirer dans ce prospère état, à en peser et estimer le bonheur et l'amplifier." Livre III, chapitre XIII, De l'expérience.*

Alors et alors seulement, lorsque vous serez devenu vieux, il vous sera loisible de ne point renier le jeune homme que vous aurez été, vous abstenant d'un repentir de mauvais aloi :

*"Lorsque je consulte des déportements<sup>8</sup> de ma jeunesse avec ma vieillesse, je trouve que je les ai communément conduits avec ordre, selon moi [...] Je ne connais pas de repentance superficielle, moyenne et de cérémonie<sup>9</sup> [...]*

*Je trouve qu'en mes délibérations passées j'ai, selon ma règle, sagement procédé pour l'état du sujet qu'on me proposait ; et en ferais autant d'ici à mille ans en pareilles occasions. Je ne regarde pas quel il est à cette heure, mais quel il était quand j'en consultais<sup>10</sup>.*

---

<sup>1</sup> Aussi.

<sup>2</sup> Appropriées.

<sup>3</sup> Je délibère avec moi-même sur un plaisir que je ressens, je n'en saisis pas seulement l'écume.

<sup>4</sup> Elle qui est devenue chagrine, renfrognée.

<sup>5</sup> Situation.

<sup>6</sup> Je ne laisse pas mes sens se l'approprier.

<sup>7</sup> De son côté.

<sup>8</sup> Je compare le comportement.

<sup>9</sup> Formelle.

<sup>10</sup> Délibérais.

*La force de tout conseil gît au<sup>1</sup> temps ; les occasions et les matières roulent et changent sans cesse. J'ai encouru quelques lourdes erreurs en ma vie, et importantes, non par faute de bon avis<sup>2</sup>, mais par faute de bon heur<sup>3</sup>. Il y a des parties<sup>4</sup> secrètes aux objets qu'on manie, et indevinables, signamment<sup>5</sup> en la nature des hommes : des conditions muettes, sans montre, inconnues parfois du possesseur même, qui se produisent et éveillent par des occasions survenantes. Si ma prudence<sup>6</sup> ne les a pu pénétrer et prophétiser, je ne lui en sais nul mauvais gré ; sa charge se contient en ses limites ; si l'événement me bat<sup>7</sup> et, s'il favorise le parti que j'ai refusé, il n'y a remède ; je ne m'en prends pas à moi ; j'accuse ma fortune, non pas mon ouvrage : cela ne s'appelle pas repentir [...]*

*Au demeurant, je hais cet accidentel repentir que l'âge apporte. Celui qui disait anciennement<sup>8</sup> être obligé aux années de quoi elles l'avaient défait de la volupté avait autre opinion que la mienne : je ne saurai jamais bon gré à l'impuissance de bien qu'elle me fasse.*

*Nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit<sup>9</sup>.*

[Et l'on ne verra jamais la Providence si dédaigneuse de son propre ouvrage, que la faiblesse soit mise au nombre des perfections.]

*Nos appétits sont rares en la vieillesse : une profonde satiété nous saisit après ; en cela je ne vois rien de conscience : le chagrin et la faiblesse nous imprimant une vertu lâche et catarrheuse. Il ne nous faut pas laisser emporter si entiers aux altérations naturelles que d'en abâtardir notre jugement. La jeunesse et le plaisir n'ont pas fait autrefois que j'aie méconnu le visage du vice en la volupté, ni ne fait à cette heure le dégoût que les ans m'apportent que je méconnaisse celui de la volupté au vice. " Livre III, chapitre II, Du repentir.*

Alors, alors seulement : "Si vous avez fait votre profit de la vie, vous en êtes repu, allez-vous-en satisfait,

---

<sup>1</sup> Dépend du.

<sup>2</sup> De décision avisée.

<sup>3</sup> De chance.

<sup>4</sup> Vertus.

<sup>5</sup> Notamment.

<sup>6</sup> Sagacité.

<sup>7</sup> Si l'issue m'est défavorable.

<sup>8</sup> Il s'agirait de Sophocle.

<sup>9</sup> Quintilien, V, XII, 19.

*Cur non ut plenus vitae conviva recedis ?<sup>1</sup>*

[Que ne te retires-tu en convive rassasié de la vie ?]

*Si vous n'en avez su user, si elle vous était inutile, que vous chaut-il de l'avoir perdue, à quoi faire la voulez-vous encore ?*

*Cur amplius addere quaeris*

*Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne ?<sup>2</sup>*

[Pourquoi chercher à lui ajouter encore un temps qui doit à son tour se perdre misérablement et s'évanouir tout entier sans plaisir ?]

*La vie n'est de soi ni bien ni mal : c'est la place du bien et du mal selon que vous la leur faites. Et si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu. Un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumière, ni d'autre nuit. Ce Soleil, cette Lune, ces Etoiles, cette disposition, c'est celle même que vos aïeux ont jouie, et qui entretiendra vos arrière-neveux." Livre I, chapitre XX, Que philosopher, c'est apprendre à mourir.*

### *Le temps long*

*" Le pis que je trouve en notre état, c'est l'instabilité, et que nos lois, non plus que nos vêtements, ne peuvent prendre aucune forme arrêtée<sup>3</sup>. Il est bien aisé d'accuser d'imperfection une police<sup>4</sup>, car toutes choses mortelles en sont pleines ; il est bien aisé d'engendrer à un peuple le mépris de ses anciennes observances : jamais homme n'entreprit cela, qui n'en vînt à bout. Mais d'y rétablir un meilleur état en la place de celui qu'on a ruiné, à ceci plusieurs se sont morfondus de ceux qui l'avaient entrepris. " Livre II, chapitre XVII, De la présomption.*

Le temps long est le fondement de la stabilité d'un pays pour Montaigne :

*" C'est à la vérité une violente et traîtresse maîtresse d'école que la coutume. Elle établit en nous, peu à peu, à la dérobée, le pied de son autorité : mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'aide du temps, elle nous*

---

<sup>1</sup> Lucrèce, III, 951.

<sup>2</sup> Lucrèce, III, 954-955.

<sup>3</sup> Stable.

<sup>4</sup> Une organisation politique.

découvre tantôt<sup>1</sup> un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous lui voyons forcer tous les coups<sup>2</sup> les règles de la nature. *Usus efficacissimus rerum omnium magister*<sup>3</sup> [L'usage est en toutes choses le plus efficace des maîtres]. " Livre I, chapitre XXIII, De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue.

Plus loin, " je suis dégoûté de la nouveauté, quelque visage qu'elle porte, et ai raison, car j'en ai vu des effets très dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans<sup>4</sup>, elle n'a pas tout exploité<sup>5</sup>, mais on peut dire avec apparence, que par accident<sup>6</sup> elle a tout produit et engendré : voire et les maux et ruines, qui se font depuis sans elle, et contre elle : c'est à elle à s'en prendre au nez<sup>7</sup>,

*Heu patior telis vulnera facta meis !*<sup>8</sup>

[Hélas ! je souffre des blessures faites par mes propres traits !]

Ceux qui donnent le branle à un état, sont volontiers<sup>9</sup> les premiers absorbés en sa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guère à celui qui l'a ému<sup>10</sup>, il bat et brouille l'eau pour d'autres pêcheurs. " Livre I, chapitre XXIII, De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue.

Cependant, il est des circonstances extraordinaires où il faut innover pour sauver du pire :

" On sait qu'il est encore reproché à ces deux personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de César, d'avoir plutôt laissé encourir toutes extrémités à leur patrie, que de la secourir aux dépens de ses lois<sup>11</sup>, et que de rien remuer. Car à la vérité en ces dernières nécessités où il n'y a plus que tenir, il serait à l'aventure<sup>12</sup> plus sagement fait de baisser la tête et prêter un peu au coup que,

---

<sup>1</sup> Bientôt.

<sup>2</sup> Tout le temps.

<sup>3</sup> Pline, XXVI, VI, 11.

<sup>4</sup> Il s'agit de la Réforme.

<sup>5</sup> N'a pas tout accompli, n'est pas la cause directe de tous nos maux.

<sup>6</sup> Avec raison que de façon accidentelle, indirecte.

<sup>7</sup> Elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même.

<sup>8</sup> Ovide, *Héroïdes*, II, 48.

<sup>9</sup> Souvent

<sup>10</sup> Suscité.

<sup>11</sup> Ils refusèrent d'affranchir les esclaves pour les employer à la défense de la République.

<sup>12</sup> Peut-être.



*s'aheurtant outre la possibilité<sup>1</sup> à ne rien relâcher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds ; et vaudrait mieux faire vouloir aux lois ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. " Livre I, chapitre XXIII, De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue.*

Dans le livre III, Montaigne revient sur les dangers de l'innovation à tout prix :

*" Non par opinion mais en vérité, l'excellence et meilleure police<sup>2</sup> est à chacune nation celle sous laquelle elle s'est maintenue. Sa forme et commodité essentielle dépend de l'usage. Nous nous déplaçons volontiers de la condition présente ; mais je tiens pourtant que d'aller désirant le commandement de peu<sup>3</sup> en un état populaire ou en la monarchie une autre espèce de gouvernement, c'est vice et folie [...]*

*Rien ne presse<sup>4</sup> un état que l'innovation : le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque pièce se démanche<sup>5</sup>, on peut l'étayer ; on peut s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne nous éloigne trop de nos commencements et principes ; mais d'entreprendre à refondre une si grande masse et à changer les fondements d'un si grand bâtiment, c'est faire à ceux qui, pour décrasser, effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle et guérir les maladies par la mort :*

*non tam commutandarum quam evertendarum rerum cupidi<sup>6</sup>*

[désireux non tant de réformer les choses que de les ruiner].

*Le monde est inepte à se guérir. Il est si impatient de<sup>7</sup> ce qui le presse qu'il ne vise qu'à s'en défaire sans regarder à quel prix. Nous voyons par mille exemples qu'il se guérit ordinairement à ses dépens : la décharge du mal présent n'est pas guérison s'il n'y a en général amendement de condition [...]*

*Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le mâche<sup>8</sup>, il demeure court<sup>9</sup> car le bien ne succède pas nécessairement au mal : un autre mal lui peut succéder et pire. Comme il advint aux tueurs de César, qui jetèrent la chose publique à tel point qu'ils*

---

<sup>1</sup> S'opiniâtrant au-delà du possible.

<sup>2</sup> Régime politique.

<sup>3</sup> L'oligarchie.

<sup>4</sup> Tourmente.

<sup>5</sup> Se défait.

<sup>6</sup> Cicéron, *De officiis*, II, 1, 3.

<sup>7</sup> Il supporte si mal.

<sup>8</sup> Le fait souffrir.

<sup>9</sup> Il n'arrive pas à le faire.

eurent à se repentir s'en être mêlés. A plusieurs, depuis, jusques à nos siècles, il est advenu de même. Les Français mes contemporains savent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations ébranlent l'état, et le désordonnent.

Qui viserait droit à la guérison, et en consulterait avant toute oeuvre<sup>1</sup>, se refroidirait volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius<sup>2</sup> corrigea le vice de ce procédé par un exemple insigne. Ses concitoyens étaient mutinés contre leurs magistrats. Lui, personnage de grande autorité en la ville de Capoue, trouva un jour moyen d'enfermer le Sénat dans le Palais et, convoquant le peuple en la place, leur dit que le jour était venu auquel en pleine liberté ils pouvaient prendre vengeance des tyrans qui les avaient si longtemps opprimés, lesquels il tenait à sa merci seuls et désarmés. Fut d'avis qu'au sort on les tirât hors, l'un après l'autre, et de chacun on ordonnât particulièrement<sup>3</sup>, faisant sur-le-champ exécuter ce qui en serait décrété, pourvu aussi que tout d'un train<sup>4</sup> ils avisassent d'établir quelque homme de bien en la place du condamné afin qu'elle ne demeurât vide d'officier. Ils n'eurent pas plus tôt ouï le nom d'un Sénateur qu'il s'éleva un cri de mécontentement universel à l'encontre de lui. " Je vois bien, dit Pacuvius, il faut démettre cettui-ci, c'est un méchant ; ayons-en un bon en change. " Ce fut un prompt silence, tout le monde se trouvant bien empêché au choix. Au premier plus effronté, qui dit le sien : voilà un consentement de voix encore plus grand à refuser celui-là : cent imperfections et justes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'étant échauffées, il advint encore pis du second Sénateur, et du tiers. Autant de discorde à l'élection que de convenance à la démission<sup>5</sup>. S'étant inutilement lassés à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se dérober peu à peu de l'assemblée : rapportant chacun cette résolution en son âme que le plus vieil et mieux connu mal est toujours plus supportable que le mal récent et inexpérimenté." Livre III, chapitre IX, De la vanité.

Toutefois, la conscience et les impératifs éthiques peuvent imposer des limites au devoir d'obéissance :

---

<sup>1</sup> Et réfléchirait mûrement avant d'agir.

<sup>2</sup> Tite-Live, XXIII, 3-4.

<sup>3</sup> Et qu'on disposât de chacun à part.

<sup>4</sup> en même temps.

<sup>5</sup> Tous étaient autant désunis pour élire (un bon sénateur) qu'ils étaient d'accord pour renvoyer (les mauvais).

" Quant à moi, et ma parole et ma foi sont, comme le demeurant, pièces de ce commun corps<sup>1</sup> : leur meilleur effet, c'est le service public ; je tiens cela pour présupposé. Mais comme, si on me commandait que je prisse la charge du Palais et des plaids, je répondrais : " je n'y entends rien " ; ou la charge de conducteur de pionniers<sup>2</sup>, je dirais : " je suis appelé à un rôle plus digne " ; de même, qui me voudrait employer à mentir, à trahir et à me parjurer pour quelque service notable, non que<sup>3</sup> d'assassiner ou empoisonner : je dirais : " si j'ai volé ou dérobé quelqu'un, envoyez-moi plutôt en galère ". [...] Chacun doit avoir juré à soi-même ce que les rois d'Egypte faisaient solennellement jurer à leurs juges, qu'ils ne se dévoieraient de leur conscience pour quelque commandement qu'eux-mêmes leur en fissent. " Livre III, chapitre I, De l'utile et de l'honnête.

---

<sup>1</sup> Appartiennent à cet Etat.

<sup>2</sup> Soldats employés aux travaux de terrassement.

<sup>3</sup> Sans même qu'il s'agît.

## **TROISIEME PARTIE**

**RÉVEILLE-TOI MONTAIGNE, ILS SONT DEVENUS FOUS !**

*" Si mon âme pouvait prendre pied<sup>1</sup>, je ne m'essaierais pas, je me résoudrais : elle est toujours en apprentissage et en épreuve. Je propose<sup>2</sup> une vie basse et sans lustre : c'est tout un<sup>3</sup>. On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire<sup>4</sup> et privée qu'à une vie de plus riche étoffe : chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. " Livre III, chapitre III, Du repentir.*

*Ailleurs : " La vie de César n'a point plus d'exemple<sup>5</sup> que la nôtre pour nous. Et emperièrè et populaire<sup>6</sup>, c'est toujours une vie, que tous accidents humains regardent." Livre III, chapitre XIII, De l'expérience.*

*Encore : " Les âmes des empereurs et des savetiers sont jetées à même moule. Considérant l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelques causes aussi pesantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont menés et ramenés en leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous sommes aux nôtres. La même raison qui nous fait tancer<sup>7</sup> avec un voisin dresse entre les princes une guerre ; la même raison qui nous fait fouetter un laquais, tombant en un roi, lui fait ruiner une province. Ils veulent aussi légèrement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appétits<sup>8</sup> agitent un ciron et un éléphant. " Livre II, chapitre XII, Apologie de Raimond de Sebonde.*

Il faut beaucoup de lucidité et de distanciation pour se prendre comme sujet d'étude lorsqu'on vieillit à une époque particulièrement instable. Pari gagné pour Montaigne, qu'on imagine aisément " s'essayant ", dans notre monde de folie consummatrice, de démagogie électoraliste et de dictature médiatique. Car il n'était pas homme à succomber à la servitude volontaire.

---

<sup>1</sup> Se fixer.

<sup>2</sup> J'expose.

<sup>3</sup> Il n'importe.

<sup>4</sup> Ordinaire.

<sup>5</sup> De valeur exemplaire.

<sup>6</sup> Qu'elle soit d'un empereur ou d'un homme du peuple.

<sup>7</sup> Quereller.

<sup>8</sup> Désirs.

Écoutons-le. Il a des pages qu'il est aisé d'appliquer à notre temps sans qu'il soit nécessaire de les dépoussiérer. A l'occasion, quelques ajustements suffisent pour qu'elles conservent tout leur bien-fondé.

## DIFFICULTÉ A JUGER DES ÉVÉNEMENTS PRÉSENTS

### " Incertitude et variété des choses humaines "

*"Les hommes, quelque beau visage que fortune leur fasse, ne se peuvent appeler heureux, jusques à ce qu'on leur ait vu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude et variété des choses humaines, qui d'un bien léger mouvement se changent d'un état en autre tout divers<sup>1</sup>. Et pourtant<sup>2</sup> Agesilaus, à quelqu'un qui disait heureux le roi de Perse de ce qu'il était venu fort jeune à un si puissant état : " Oui, mais, dit-il, Priam en tel âge ne fut pas malheureux "<sup>3</sup> [...] La plus belle reine, veuve du plus grand roi de la Chrétienté, vient-elle pas de mourir par la main d'un bourreau<sup>4</sup> ? Indigne et barbare cruauté ! Et mille tels exemples. Car il semble que, comme les orages et tempêtes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bâtiments, il y ait aussi là-haut des esprits envieux des grandeurs de çà bas.*

*Usque adeo res humanas vis abdita quaedam*

*Obterit, et pulchros fasces saevasque secures*

*Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur<sup>5</sup>.*

[Tant il est vrai qu'une force cachée broie les choses humaines et qu'elle semble piétiner la splendeur des faisceaux et la violence des haches et s'en jouer.]

*Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de notre vie, pour renverser en un moment ce qu'elle avait bâti en longues années. " Livre I, chapitre XIX, Qu'il ne faut juger de notre heur, qu'après la mort.*

### *Propension des hommes à chercher les causes de faits non avérés*

*"Je rêvassais présentement, comme je fais souvent, sur ce : combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux*

---

<sup>1</sup> Contraire.

<sup>2</sup> Pour cette raison.

<sup>3</sup> C'est-à-dire avant la destruction de Troie.

<sup>4</sup> Il s'agit de Marie Stuart, veuve de François II, qui fut décapitée en 1587.

<sup>5</sup> Lucrèce, V, 1233-1235.

*faits qu'on leur propose, s'amuse<sup>1</sup>nt plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité : ils passent par-dessus les présuppositions, mais ils examinent curieusement<sup>2</sup> les conséquences. Ils laissent les choses et courent aux causes [...] Ils commencent ordinairement ainsi : comment est-ce que cela se fait ? mais, se fait-il ? faudrait-il dire. Notre discours<sup>3</sup> est capable d'étoffer cent autres mondes, et d'en trouver les principes et la contexture. Il ne lui faut<sup>4</sup> ni matière ni base. Laissez-le courir : il bâtit aussi bien sur le vide que sur le plein et de l'inanité que de matière, dare pondus idonea fumo<sup>5</sup>.*

[capable de donner du poids à la fumée.]

*Je trouve quasi partout qu'il faudrait dire : " il n'en est rien. " Et emploierais souvent cette réponse, mais je n'ose, car ils crient que c'est une défaite produite de faiblesse d'esprit et d'ignorance. Et me faut ordinairement bateler par compagnie à traiter des sujets et contes frivoles, que je mécrois entièrement. Joint qu'à la vérité il est un peu rude et querelleux de nier tout sec une proposition de fait ; et peu de gens faillent<sup>6</sup>, notamment aux choses malaisées à persuader, d'affirmer qu'ils l'ont vu ou d'alléguer des témoins desquels l'autorité arrête notre contradiction. Suivant cet usage, nous savons les fondements et les moyens de mille choses qui ne furent onc. Et s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles et le pour et le contre est faux.*

*Ita finitima sunt falsa veris, ut in praecipitem locum non debeat se sapiens committere<sup>7</sup>.*

[Le faux est si voisin du vrai que le sage ne doit s'aventurer en un lieu si scabreux.]  
*La vérité et le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goût et les allures pareilles ; nous les regardons de même œil. [...] J'ai vu la naissance de plusieurs miracles de mon temps. " Livre III, chapitre XI, Des boiteux.*

---

<sup>1</sup> S'emploient.

<sup>2</sup> Avec soin.

<sup>3</sup> Imagination.

<sup>4</sup> Manque.

<sup>5</sup> Perse, V,20.

<sup>6</sup> Se font faute.

<sup>7</sup> Cicéron, *Académiques*, IV, XXI, 68.



## NE PAS ÊTRE DUPE

Montaigne fustige en termes particulièrement vifs toutes les formes de tromperie :

### 1) la rhétorique qui abuse

*" Un rhétoricien<sup>1</sup> du temps passé disait que son métier était de choses petites les faire paraître et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied [...] Ceux qui masquent et fardent les femmes font moins de mal, car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel ; là où ceux-ci font état de tromper, non pas nos yeux, mais notre jugement, et d'abâtardir et corrompre l'essence des choses. Les républiques<sup>2</sup> qui se sont maintenues en un état réglé et bien policé, comme la Crétense<sup>3</sup> ou Lacédémonienne, elles n'ont pas fait grand compte d'orateurs.*

*Ariston définit sagement la rhétorique, "science à persuader le peuple " ; Socrate, Platon, "art de tromper et de flatter" [...]*

*Je ne sais s'il en advient aux autres comme à moi, mais je ne me puis garder, quand j'ouïs nos architectes s'enfler de ces gros mots de pilastres, architraves, corniches, d'ouvrage corinthien et dorique, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apolidon<sup>4</sup> et par effet<sup>5</sup> je trouve que ce sont chétives pièces de la porte de ma cuisine.*

*Oyez dire métonomie<sup>6</sup>, métaphore, allégorie et autres tels noms de grammaire, semble-t-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin<sup>7</sup> ? Ce sont titres qui touchent le babil de votre chambrière.*

*C'est une piperie voisine de cette-ci d'appeler les offices de notre état par les titres superbes des Romains, encore qu'ils n'aient aucune ressemblance de charge et*

---

<sup>1</sup> Orateur professionnel et professeur d'éloquence.

<sup>2</sup> Etats.

<sup>3</sup> Crétoise.

<sup>4</sup> Superbe palais magique dans *l'Amadis*.

<sup>5</sup> En fait.

<sup>6</sup> Métonymie.

<sup>7</sup> Etranger.

encore moins d'autorité et de puissance. Et cette-ci aussi, qui servira (à mon avis) un jour de reproche à notre siècle, d'employer indignement, à<sup>1</sup> qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoi l'ancienneté ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siècles. " Livre I, chapitre LI, De la vanité des paroles.

## 2) la flagornerie et la courtoisie

"Je ne sais ni plaire ni réjouir ni chatouiller. Le meilleur conte du monde se sèche entre mes mains et se ternit. Je ne sais parler qu'à bon escient. Et suis du tout dénué de cette facilité que je vois en plusieurs de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'oreille d'un prince de toute sorte de propos ; la matière ne leur faillant jamais, pour<sup>2</sup> cette grâce qu'ils ont de savoir employer la première venue, et l'accommoder à l'humeur et portée de ceux à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment guère les discours fermes, ni moi à faire des contes. Les raisons premières et plus aisées, qui sont communément les mieux prises, je ne sais pas les employer. Mauvais prêcheur de commune<sup>3</sup>. " Livre II, chapitre XVII, De la présomption.

## 3) l'utilisation d'un langage obscur pour mieux cacher l'indigence de la pensée

"J'ai vu en Allemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doute<sup>4</sup> de ses opinions, et plus<sup>5</sup>, qu'il n'en émut<sup>6</sup> sur les écritures saintes. Notre contestation est verbale. Je demande que c'est<sup>7</sup> que nature, volupté, cercle et substitution. La question est de paroles, et se paie de même. Une pierre c'est un corps. Mais qui presserait : " Et un corps, qu'est-ce ? – Substance. - Et substance

---

<sup>1</sup> Pour.

<sup>2</sup> En raison de.

<sup>3</sup> Populaire.

<sup>4</sup> Le sens incertain.

<sup>5</sup> Et même plus.

<sup>6</sup> Souleva.

<sup>7</sup> Ce que c'est.

quoi ? " ainsi de suite, acculerait enfin le répondant au bout de son calepin<sup>1</sup>. On échange un mot pour un autre mot, et souvent plus inconnu. Je sais mieux que c'est qu'un homme, que je ne sais que c'est un animal, ou mortel, ou raisonnable<sup>2</sup>. Pour satisfaire à un doute, ils en donnent trois : c'est la tête d'Hydra<sup>3</sup>. "Livre III, chapitre XIII, De l'expérience.

#### 4) les paillettes du pouvoir et des ambitions

Toutes les vraies commodités qu'ont les princes leur sont communes avec les hommes de moyenne fortune. (C'est affaire aux Dieux de monter des chevaux ailés et se paître d'ambrosie.) Ils n'ont point d'autre sommeil et d'autre appétit que le nôtre ; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celui de quoi nous nous armons ; leur couronne ne les couvre ni du soleil ni de la pluie. Dioclétien, qui en portait une si révérée et si fortunée, la résigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée ; et quelque temps après, la nécessité des affaires publiques requérant qu'il revînt en prendre la charge, il répondit à ceux qui l'en priaient : " Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez vu le bel ordre des arbres que j'ai moi-même plantés chez moi et les beaux melons que j'y ai semés. "

A l'avis d'Anacharsis, le plus heureux état d'une police<sup>4</sup> serait où, toutes choses étant égales, la préséance se mesurerait à la vertu et le rebut au vice.

Quand le roi Pyrrhus entreprenait de passer en Italie, Cinéas, son sage conseiller, lui voulant faire sentir la vanité de son ambition : " Et bien Sire, lui demanda-t-il, à quelle fin dressez-vous cette grande entreprise ? - Pour me faire maître d'Italie, répondit-il soudain. - Et puis, suivit Cinéas, cela fait ? - Je passerai, dit l'autre, en Gaule et en Espagne. - Et après ? - Je m'en irai subjuguier l'Afrique et enfin, quand j'aurai mis le monde à ma sujétion, je me reposerai et vivrai content et à mon aise. - Pour Dieu, Sire, rechargea lors Cineas, dites-moi à quoi il tient que vous ne soyez dès à présent, si vous voulez, en cet état ? Pourquoi ne vous logez-vous dès cette

---

<sup>1</sup> Le patronyme du premier auteur du célèbre dictionnaire, souvent réédité et chaque fois augmenté, Ambrogio Calepino, est devenu un nom commun.

<sup>2</sup> Définition scolastique de l'homme : un animal mortel dont le propre est d'être raisonnable.

<sup>3</sup> L'Hydre de Lerne combattue par Hercule. Ce serpent monstrueux avait de multiples têtes, et chaque fois qu'on en coupait une, il en poussait plusieurs à la place.

<sup>4</sup> Organisation politique.

heure où vous dites aspirer et vous épargnez tant de travail et de hasard que vous jetez entre deux ? " Livre I, chapitre XLII, De l'inégalité qui est entre nous.

### 5) l'admiration mal fondée

" Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit, non de son harnais ; un lévrier de sa vitesse, non de son collier ; un oiseau de son aile, non de ses longes et sonnettes<sup>1</sup>. Pourquoi de même n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de crédit, tant de rente ; tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche<sup>2</sup> ; si vous marchandez un cheval, vous lui ôtez ses bardes<sup>3</sup>, vous le voyez nu et à découvert ; ou, s'il est couvert comme on les présentait anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté du poil ou largeur de la croupe, et que vous vous arrêtiez principalement à considérer les jambes, les yeux et le pied, qui sont les membres les plus utiles,

*Regibus hic mos est, ubi equos mercantur, opertos*

*Inspiciunt, ne si facies, ut saepe, decora*

*Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem*

*Quod pulchrae clunes, breve quod caput, ardua cervix<sup>4</sup>.*

[C'est la coutume des rois, quand ils achètent des chevaux, de les examiner couverts, de peur que si, comme il arrive souvent, un bel aspect repose sur un pied faible, l'acheteur ne soit entraîné par son admiration pour une belle croupe, une tête petite, une haute encolure.]

*Pourquoi, estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé et empaqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vraiment juger de son estimation. C'est le prix de l'épée que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain<sup>5</sup> si vous l'avez dépouillée. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours. "*  
*Livre I, chapitre XLII, De l'inégalité qui est entre nous.*

---

<sup>1</sup> Utilisées dans le dressage des faucons.

<sup>2</sup> Sans le voir.

<sup>3</sup> Harnachement.

<sup>4</sup> Horace, *Satires*, I,2, v. 86-89.

<sup>5</sup> Un sou.

## 6) les faux remèdes aux maux de l'âme

" L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

*Et post equitem sedet atra cura*<sup>1</sup>.

[Et derrière le cavalier monte en selle le noir chagrin.]<sup>2</sup>

Elles nous suivent jusques dans les cloîtres et dans les écoles de Philosophie. Ni les déserts, ni les rochers creusés, ni la haine, ni les jeûnes ne nous en démêlent<sup>3</sup> :

*Haeret lateri letalis arundo*<sup>4</sup>.

[La flèche mortelle est enfoncée dans le flanc.]

On disait à Socrate que quelqu'un ne s'était nullement amendé en son voyage : " Je crois, dit-il, il s'était emporté avec soi."

*Quid terras alio calentes*

*Sole mutamus ? patria quis exul*

*Se quoque fugit*<sup>5</sup> ?

[Pourquoi changeons-nous pour des terres chauffées par un autre soleil ? Celui qui s'exile se fuit-il lui-même ?]

Si on ne se décharge premièrement et son âme, du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage<sup>6</sup> [...] Ce n'est pas assez de changer de place, il se faut écarter des conditions populaires<sup>7</sup>, qui sont en nous ; il se faut séquestrer et ravoïr de soi<sup>8</sup>. " Livre I, chapitre XXXIX, De la solitude.

---

<sup>1</sup> Horace, *Odes*, III, I, 40.

<sup>2</sup> Cf Boileau, *Epître V*, 44: "Le chagrin monte en croupe et galope avec lui."

<sup>3</sup> Arrachent.

<sup>4</sup> Virgile, *Enéide*, IV, 73.

<sup>5</sup> Horace, *Odes*, II, XVI, 18-20.

<sup>6</sup> La meurtrira davantage.

<sup>7</sup> Manières d'être communes.

<sup>8</sup> Il faut s'isoler et se ressaisir.

## DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE

Si Montaigne ne sait pas expliquer l'origine des changements rapides et totalement irrationnels de la mode, il en a, en revanche, bien saisi les ressorts : il s'agit à son époque d'imiter les Grands comme aujourd'hui il s'agit, en suivant la mode, de paraître " dans le coup " .

### La mode

*" Je me plains de sa<sup>1</sup> particulière indiscretion<sup>2</sup> de se laisser si fort piper et aveugler à l'autorité de l'usage présent, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'avis tous les mois s'il plaît à la coutume<sup>3</sup> et qu'il juge si diversement de soi-même. Quand il portait le busc<sup>4</sup> de son pourpoint entre les mamelles, il maintenait par vives raisons qu'il était en son vrai lieu ; quelques années après le voilà avalé<sup>5</sup> jusques entre les cuisses, il se moque de son autre usage, le trouve inepte et insupportable. La façon de se vêtir présente lui fait incontinent condamner l'ancienne, d'une résolution si grande et d'un consentement si universel que vous diriez que c'est une espèce de manie<sup>6</sup> qui lui tourneboule ainsi l'entendement. Parce que notre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne saurait fournir assez de nouveautés, il est force que bien souvent les formes méprisés reviennent en crédit, et celles-là mêmes tombent en mépris tantôt après et qu'un même jugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions d'une inconstance et légèreté incroyable. Il n'y a si fin d'entre nous, qui ne se laisse embabouiner de cette*

---

<sup>1</sup> Il s'agit du peuple.

<sup>2</sup> Manque de discernement.

<sup>3</sup> Ici, mode.

<sup>4</sup> Arête rigide maintenant raide le pourpoint des hommes ou le corsage des femmes.

<sup>5</sup> Descendu.

<sup>6</sup> Folie.

*contradiction et éblouir tant les yeux internes que les externes insensiblement<sup>1</sup>. "*  
*Livre I, chapitre XLIX, Des coutumes anciennes.*

Dans un autre texte, Montaigne s'interroge sur la séduction exercée par la mode et sur l'inefficacité des lois somptuaires promulguées de son temps :

*" La façon de quoi nos lois essayent à régler les folles et vaines dépenses des tables et vêtements semble être contraire à sa fin. Le vrai moyen, ce serait d'engendrer aux hommes le mépris de l'or et de la soie comme choses vaines et inutiles ; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour dégoûter les hommes. Car dire ainsi : qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot, qui puissent porter du velours et de la tresse d'or et l'interdire au peuple, qu'est-ce autre chose que mettre en crédit ces choses-là et faire croître l'envie à chacun d'en user ? Que les rois quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres ; tels excès sont plus excusables à tout autre qu'à un prince. [...] C'est merveille<sup>2</sup> comme la coutume en ces choses indifférentes plante aisément et soudain le pied de son autorité. A peine fûmes-nous un an, pour le deuil du roi Henri second, à porter du drap à la cour, il est certain que déjà à l'opinion d'un chacun, les soies étaient venues à telle vilité que, si vous en voyiez quelqu'un vêtu vous en faisiez incontinent quelque homme de ville<sup>3</sup>. Elles étaient demeurées en partage aux médecins et aux chirurgiens [...] Que les rois commencent à quitter ces dépenses, ce sera fait en un mois sans édit et sans ordonnance ; nous irons tous après. La loi devrait dire au rebours : que le cramoisi et l'orfèvrerie est défendue à toute espèce de gens, sauf aux bateleurs et aux courtisanes. "* Livre I, chapitre XLIII, Des lois somptuaires.

### **L'homme : proie de désirs sans cesse attisés, toujours inassouvis**

L'homme est un être de désir se projetant toujours hors de lui-même et donc fatalement et éternellement frustré. La publicité a l'art de lui faire croire que le bonheur est la réalisation de désirs qu'elle crée artificiellement.

---

<sup>1</sup> Sans s'en rendre compte.

<sup>2</sup> Chose étonnante.

<sup>3</sup> Un roturier donc.

Que ne suit-il Montaigne : écouter les désirs qui peuvent toujours être satisfaits en dépit des circonstances extérieures.

*" Si nous nous amusions<sup>1</sup> parfois à nous considérer, et le temps que nous mettons à contrôler autrui et à connaître les choses qui sont hors de nous, que nous l'emploissions à nous sonder nous-mêmes, nous sentirions aisément combien toute notre contexture est bâtie de pièces faibles et défailantes. N'est-ce pas un singulier témoignage d'imperfection ne pouvoir rasseoir<sup>2</sup> notre contentement en aucune chose, et que par désir même et imagination il soit hors de notre puissance de choisir ce qu'il nous faut ? De quoi porte bon témoignage cette grande dispute<sup>3</sup>, qui a toujours été entre les Philosophes pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encore et durera éternellement, sans résolution et sans accord.*

*Quoi que ce soit qui tombe en notre connaissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons béant après les choses à venir et inconnues, d'autant que les présentes ne nous soûlent<sup>4</sup> point. Non pas à mon avis qu'elles n'aient assez de quoi nous soûler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et déréglée.*

*Notre appétit est irrésolu et incertain ; il ne sait rien tenir, ni jouir de bonne façon. L'homme estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paît d'autres choses qu'il ne sait point, et qu'il ne connaît point, où il applique ses désirs et ses espérances, les prend en honneur et révérence. Comme dit César,*

*Communi fit vitio naturae, ut invis, latitantibus atque incognitis rebus magis  
confidamus, vehementiusque exterreamur<sup>5</sup>.*

*[Il se fait, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance, et plus de crainte des choses que nous n'avons pas vues, et qui sont cachées et inconnues<sup>6</sup>.] " Livre I, chapitre LIII, D'un mot de César.*

*" Notre mal nous tient à l'âme ; or elle ne se peut échapper à elle-même,  
In culpa est animus, qui se non effugit unquam<sup>7</sup>.*

---

<sup>1</sup> Occupions.

<sup>2</sup> Que de ne pouvoir établir.

<sup>3</sup> Discussion.

<sup>4</sup> Rassasient.

<sup>5</sup> César, *Guerre civile*, II, 4.

<sup>6</sup> Traduction donnée par Montaigne lui-même.

<sup>7</sup> Horace, *Epîtres*, I, XIV, 13.



*Ainsi il la faut ramener et retirer en soi. C'est la vraie solitude, et qui se peut jouir au milieu des villes et des cours des rois ; mais elle se jouit plus commodément à part.*

*Or puisque nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie, faisons que notre contentement dépende de nous ; déprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui ; gagnons sur nous de pouvoir à bon escient<sup>1</sup> vivre seuls et y vivre à notre aise [...]*

*C'est ce que le philosophe Antisthène disait plaisamment : que l'homme se devait pourvoir de munitions, qui flottassent sur l'eau et pussent à nage avec lui échapper du naufrage.*

*Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu s'il a soi-même. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulinus, qui en était évêque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, priait ainsi Dieu : " Seigneur, garde-moi de sentir cette perte, car tu sais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moi ". Les richesses qui le faisaient riche et les biens qui le faisaient bon étaient encore en leur entier. Voilà que c'est de bien choisir les trésors qui se puissent affranchir de l'injure<sup>2</sup>, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse être trahi que par nous-mêmes. Il faut avoir femmes, enfants, biens, et surtout de la santé, qui<sup>3</sup> peut, mais non pas s'y attacher en manière que notre heur<sup>4</sup> en dépende. Il se faut réserver une arrière-boutique, toute nôtre, toute franche<sup>5</sup>, en laquelle nous établissions notre vraie liberté et principale retraite et solitude. En cette-ci faut-il prendre notre ordinaire entretien, de nous à nous-mêmes, et si privé que nulle accointance ou communication de chose étrangère y trouve place ; discourir<sup>6</sup> et y rire, comme sans femme, sans enfants, et sans biens, sans train et sans valets ; afin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une âme contournable en soi-même<sup>7</sup> ; elle se peut faire compagnie, elle a de quoi assaillir et de quoi défendre, de quoi recevoir et de quoi donner ; ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse,*

*In solis sis tibi turba locis<sup>8</sup>.*

[Qu'en ces lieux solitaires tu sois un monde pour toi-même.]

---

<sup>1</sup> Vraiment, sérieusement.

<sup>2</sup> Du dommage.

<sup>3</sup> Si l'on.

<sup>4</sup> Sort.

<sup>5</sup> Libre.

<sup>6</sup> Réfléchir.

<sup>7</sup> Capable de se replier sur soi.

<sup>8</sup> Tibulle, IV, XIII, 12.

*La vertu, dit Anthisthène, se contente de soi : sans disciplines, sans paroles, sans effets<sup>1</sup>. " Livre I, chapitre XXXIX, De la solitude.*

C'est appauvrir l'âme que de la livrer à des désirs vains et insatiables :

*" Nous empêchons au demeurant la prise et la serre<sup>2</sup> de l'âme à lui donner tant de choses à saisir. Les unes, il les lui faut seulement présenter, les autres attacher, les autres incorporer. Elle peut voir et sentir toutes choses, mais elle ne se doit paître que de soi et doit être instruite de ce qui la touche proprement, et qui proprement est de son avoir et de sa substance. Les lois de nature nous apprennent ce que justement il nous faut. Après que les sages nous ont dit que, selon elle, personne n'est indigent et que chacun l'est selon l'opinion, ils distinguent ainsi subtilement les désirs qui viennent d'elle de ceux qui viennent du dérèglement de notre fantaisie<sup>3</sup>: ceux desquels on voit le bout sont siens, ceux qui fuient devant nous et desquels nous ne pouvons joindre la fin, sont nôtres. La pauvreté des biens est aisée à guérir ; la pauvreté de l'âme, impossible. "Livre III, chapitre X, De ménager sa volonté.*

---

<sup>1</sup> Elle n'a pas besoin de règles, de paroles, ni d'actions.

<sup>2</sup> Etreinte.

<sup>3</sup> Imagination.

## LE PRÉALABLE MORAL

Malgré son inclination pour la stabilité, Montaigne est conscient que l'œuvre politique doit toujours être replacée dans un cadre mouvant et dynamique. Ceci, ajouté à son attachement indéfectible à la liberté, fait qu'il ne conçoit pas de société parfaite où l'histoire prendrait fin. Montaigne n'est pas un utopiste.

Le rôle du politique n'est pas d'apporter le bonheur mais de constituer le cadre, le moins chaotique possible, dans lequel l'homme aura la possibilité d'éprouver et prouver sa liberté. Cette perspective exclut donc toute réflexion théorique sur un futur idéal pour privilégier ce que doit être une "*police*"<sup>1</sup> capable d'assurer continuité et liberté. Sans toutefois être assuré du résultat.

Le moyen est ici la fin : tu es libre d'agir à ta guise à la seule condition que cela ne nuise pas à l'ensemble.

Et la fin ne justifie pas les moyens...

### *La fin et les moyens*

Si le réalisme, selon lequel la fin peut justifier les moyens, semble prévaloir dans le texte ci-dessous, la conclusion en offre un démenti douloureux. Elle tendrait plutôt à démontrer que des mauvais moyens ont totalement perverti la bonne fin.

Contrairement à Machiavel, son contemporain, Montaigne estime qu'il ne peut y avoir de séparation radicale de la morale et du politique.

---

<sup>1</sup> Organisation politique.

*[...]La faiblesse de notre condition nous pousse souvent à cette nécessité de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin. Lycurgus, le plus vertueux et parfait législateur qui fut onques, inventa cette très injuste façon pour instruire son peuple à la tempérance, de faire enivrer par force les Elotes, qui étaient leurs serfs<sup>1</sup>, afin qu'en les voyant ainsi perdus et ensevelis dans le vin, les Spartiates prissent en horreur le débordement de ce vice. Ceux-là avaient encore plus de tort, qui permettaient anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils fussent condamnés, fussent déchirés tout vifs par les médecins, pour y voir au naturel nos parties intérieures et en établir plus de certitude en leur art ; car s'il se faut débaucher, on est plus excusable le faisant pour la santé de l'âme que pour celle du corps ; comme les Romains dressaient<sup>2</sup> le peuple à la vaillance et au mépris des dangers et de la mort par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à outrance<sup>3</sup>, qui se combattaient, détaillaient et entretenaient en leur présence [...]*

*Les premiers Romains employaient à cet exemple<sup>4</sup> les criminels. Mais depuis on y employa des serfs innocents et des libres<sup>5</sup> même, qui se vendaient pour cet effet ; jusques à des sénateurs et chevaliers romains, et encore des femmes [...]*

*Ce que je trouverais fort étrange et incroyable si nous n'étions accoutumés de voir tous les jours en nos guerres plusieurs milliasses d'hommes étrangers, engageant pour de l'argent, leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aucun intérêt<sup>6</sup> ? "*  
*Livre II, chapitre XXIII, Des mauvais moyens employés à bonne fin.*

### *Vertu et vérité*

En fait, Montaigne a parfaitement compris que les ressorts de sa "police" sont la vertu et la vérité. Or, il vit des temps où celles-ci sont bafouées pour laisser libre cours à l'hypocrisie et au vice. Il ne faut pas chercher ailleurs la corruption et la dramatique instabilité de son siècle. Une époque d'autant plus crispée sur l'honneur qu'elle délaisse la vertu.

---

<sup>1</sup> Esclaves.

<sup>2</sup> Habituaient.

<sup>3</sup> Jusqu'à la mort.

<sup>4</sup> A donner cet exemple.

<sup>5</sup> Hommes libres.

<sup>6</sup> Il s'agit de mercenaires.

*" Le premier trait de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la vérité ; car, comme disait Pindare, l'être véritable<sup>1</sup> est le commencement d'une grande vertu et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa république. Notre vérité de maintenant, ce n'est pas ce qui est mais ce qui se persuade à autrui ; comme nous appelons monnaie, non celle qui est loyale seulement, mais la fausse aussi qui a mise<sup>2</sup>. Notre nation est de longtemps reprochée<sup>3</sup> de ce vice, car Salvianus Massiliensis, qui était du temps de l'empereur Valentinian, dit qu'aux Français le mentir et se parjurer n'est pas vice, mais façon de parler. Qui voudrait enchérir sur ce témoignage, il pourrait dire que ce leur est à présent vertu. On s'y forme, on s'y façonne comme à un exercice d'honneur, car la dissimulation est des plus notables qualités de ce siècle. "*

*Or, " notre intelligence se conduisant <sup>4</sup> par la seule voie de la parole, celui qui la fausse trahit la société publique. C'est le seul outil par le moyen duquel se communiquent nos volontés et nos pensées ; c'est le truchement de notre âme ; s'il nous faut<sup>5</sup>, nous ne nous tenons plus, il rompt tout notre commerce<sup>6</sup> et dissout toutes les liaisons de notre police<sup>7</sup>." Livre II, chapitre XVIII, Du démentir.*

*"Il y a certes je ne sais quelle congratulation<sup>8</sup> de bien faire, qui nous réjouit en nous-mêmes, et une fierté généreuse qui accompagne la bonne conscience. Une âme courageusement vicieuse se peut à l'aventure garnir<sup>9</sup> de sécurité, mais de cette complaisance et satisfaction, elle ne s'en peut fournir. Ce n'est pas un léger plaisir de se sentir préservé de la contagion d'un siècle si gâté, et de dire de soi : " Qui me verrait dans l'âme, encore ne me trouverait-il coupable, ni de l'affliction et ruine de personne, ni de vengeance ou d'envie, ni d'offense publique des lois, ni de nouveauté<sup>10</sup> ni de trouble, ni de faute à ma parole ; et quoi que la licence du temps permît et apprît à chacun, si<sup>11</sup> n'ai-je mis la main ni ès biens, ni en la bourse*

---

<sup>1</sup> Fait d'être véridique.

<sup>2</sup> Qui a cours.

<sup>3</sup> Blâmée.

<sup>4</sup> La compréhension que nous avons les uns des autres se faisant par...

<sup>5</sup> Nous manque.

<sup>6</sup> Nos relations sociales.

<sup>7</sup> Organisation politique.

<sup>8</sup> Satisfaction.

<sup>9</sup> Peut éventuellement se pourvoir.

<sup>10</sup> Changement politique, révolution .

<sup>11</sup> Pourtant.

*d'homme français, et n'ai vécu que sur la mienne, non plus<sup>1</sup> en guerre qu'en paix, ni ne me suis servi du travail de personne sans loyer<sup>2</sup> ". Ces témoignages de la conscience plaisent, et nous est grand bénéfice que cette éjouissance naturelle, et le seul paiement qui jamais ne nous manque.*

*De fonder la récompense des actions vertueuses sur l'approbation d'autrui, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement. Signamment<sup>3</sup> en un siècle corrompu et ignorant comme cettui-ci la bonne estime du peuple est injurieuse. [... .]*

*Nous autres principalement, qui vivons une vie privée qui n'est en montre qu'à nous<sup>4</sup>, devons avoir établi un patron au-dedans, auquel toucher<sup>5</sup> nos actions, et selon icelui nous caresser tantôt, tantôt nous châtier. J'ai mes lois et ma cour<sup>6</sup> pour juger de moi et m'y adresse plus qu'ailleurs. Je restreins bien selon autrui mes actions, mais je ne les entends que selon moi. Il n'y a que vous qui sache si vous êtes lâche et cruel, ou loyal et dévotieux<sup>7</sup> ; les autres ne vous voient point, ils vous devinent par conjectures incertaines ; ils voient non tant votre naturel que votre art<sup>8</sup>. Par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez-vous à la vôtre. [...]*

*C'est une vie exquise<sup>9</sup>, celle qui se maintient en ordre jusques en son privé. Chacun peut avoir part au batelage et représenter un honnête personnage en l'échafaud<sup>10</sup> ; mais au-dedans et en sa poitrine, où tout est loisible, où tout est caché, d'y être réglé c'est le point<sup>11</sup>. Le voisin dégradé, c'est de l'être en sa maison, en ses actions ordinaires desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il n'y a point d'étude, point d'artifice. " Livre Iii, Chapitre II, Du repentir.*

### *Liberté chérie :*

Si lui, Montaigne, consent volontiers à cette exigence morale, c'est par amour de la liberté.

---

<sup>1</sup> Aussi bien.

<sup>2</sup> Salaire.

<sup>3</sup> Notamment.

<sup>4</sup> Que nous seuls voyons.

<sup>5</sup> Éprouver.

<sup>6</sup> Cour de justice (celle de son for intérieur).

<sup>7</sup> Dévoué.

<sup>8</sup> Moins votre personne que votre personnage.

<sup>9</sup> Rare.

<sup>10</sup> Sur la scène.

<sup>11</sup> Ce qui importe.

*" Nul juge n'a encore, Dieu merci, parlé à moi comme juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile. Nulle prison m'a reçu, non pas seulement pour m'y promener. L'imagination m'en rend la vue, même du dehors, déplaisante. Je suis si affadi<sup>1</sup> après la liberté que, qui me défendrait l'accès de quelque coin des Indes, j'en vivrais aucunement<sup>2</sup> plus mal à mon aise. Et tant que je trouverai terre ou air ailleurs, je ne croupirai en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu, que mal pourrais-je souffrir la condition où je vois tant de gens, cloués à un quartier<sup>3</sup> de ce royaume, privés de l'entrée des villes principales et des cours, et de l'usage des chemins publics, pour avoir querellé nos lois ! Si celles que je sers me menaçaient seulement le bout du doigt, je m'en irais incontinent en trouver d'autres, où que ce fût. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'emploie à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.*

*Or les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois. C'est le fondement mystique de leur autorité. Elles n'en ont pas d'autre. " Livre III, chapitre XIII, De l'expérience.*

A plusieurs reprises, Montaigne rend grâce d'avoir hérité d'un patrimoine suffisant pour ne pas dépendre du bon vouloir d'autrui. Cela l'autorise à s'adresser aux grands sans flagornerie obligée et non sans un certain courage.

*" Je ne veux devoir ma sûreté ni à la bonté et bénignité des grands, qui s'agrément de ma légalité<sup>4</sup> et liberté, ni à la facilité des mœurs de mes prédécesseurs et miennes. [...]*

*Je tiens qu'il faut vivre par droit et par autorité, non par récompense ni par grâce<sup>5</sup>. Combien de galants hommes<sup>6</sup> ont mieux aimé perdre la vie que la devoir ! Je fuis à me soumettre à toute sorte d'obligation, mais surtout à celle qui m'attache par devoir d'honneur. Je ne trouve rien si cher que ce qui m'a été donné et ce pourquoi ma volonté demeure hypothéquée par titre de gratitude<sup>7</sup>, et reçois plus volontiers les*

---

<sup>1</sup> Si avide de.

<sup>2</sup> Quelque peu.

<sup>3</sup> Une région.

<sup>4</sup> Se satisfont de ma fidélité aux lois.

<sup>5</sup> Faveur.

<sup>6</sup> Hommes d'honneur.

<sup>7</sup> Liée par une dette.

*offices<sup>1</sup> qui sont à vendre. Je crois bien : pour ceux-ci, je ne donne que de l'argent ; pour les autres, je me donne moi-même. Le nœud qui me tient par la loi d'honnêteté me semble bien plus pressant et plus pesant que n'est celui de la contrainte civile. On me garrotte plus doucement par un notaire que par moi. N'est-ce pas raison que ma conscience soit beaucoup plus engagée à ce en quoi on s'est simplement fié d'elle ? Ailleurs ma fo<sup>2</sup> ne doit rien, car on ne lui a rien prêté. Qu'on s'aide de la fiance et assurance qu'on a prise hors de moi. J'aimerais bien plus cher<sup>3</sup> rompre la prison d'une muraille et des lois que ma parole. Je suis délicat à l'observation de mes promesses jusques à la superstition [...]*

*La condamnation que je fais de moi est plus vive et plus roide que n'est celle des juges, qui ne me prennent que par le visage<sup>4</sup> de l'obligation commune ; l'étreinte de ma conscience plus serrée et plus sévère [...]*

*Mes connaissants, et au-dessus et au-dessous de moi, savent s'ils en ont jamais vu de moins sollicitant, requérant, suppliant, ni moins chargeant sur autrui. Si je ne le suis, au-delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille, tant de pièces de mes mœurs y contribuant : un peu de fierté naturelle, l'impatience du<sup>5</sup> refus, contraction de mes désirs et desseins, inhabileté à toute sorte d'affaires, et mes qualités plus favorites, l'oisiveté, la franchise<sup>6</sup> " Livre III, chapitre IX, De la vanité.*

### *S'engager sans se perdre*

La modération dans l'engagement est à la fois morale et utile car elle permet une distance par rapport aux choses, condition indispensable à la liberté et au discernement. A cet égard, son père, victime du discours commun, n'est pas un exemple à suivre par Montaigne, malgré toute son affection de fils :

*" Il avait oui dire qu'il se fallait oublier pour le prochain, que le particulier ne venait en aucune considération au prix du général.*

---

<sup>1</sup> Charges, services.

<sup>2</sup> Loyauté.

<sup>3</sup> Bien mieux.

<sup>4</sup> Sous le rapport.

<sup>5</sup> L'inaptitude à supporter le.

<sup>6</sup> La liberté.



*La plupart des règles et préceptes du monde prennent ce train de nous pousser hors de nous et chasser en la place<sup>1</sup>, à l'usage de la société publique. Ils ont pensé faire un bel effet de nous détourner et distraire de nous, présupposant que nous n'y tinssions que trop et d'une attache trop naturelle ; et n'ont épargné rien à dire pour cette fin. Car il n'est pas nouveau aux sages de prêcher les choses comme elles servent, non comme elles sont. [...]*

*J'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes autres religions, il y avait des mystères apparents pour être montrés au peuple, et d'autres mystères plus secrets et plus hauts pour être montrés seulement à ceux qui en étaient profès<sup>2</sup>. Il est vraisemblable qu'en ceux-ci se trouve le vrai point de l'amitié que chacun se doit, non une amitié fausse, qui nous fait embrasser la gloire, la science, la richesse et telles choses d'une affection principale et immodérée, comme membres de notre être ; ni une amitié molle et indiscrete<sup>3</sup> en laquelle il advient ce qui se voit au lierre, qu'il corrompt et ruine la paroi qu'il accole, mais une amitié salutaire et réglée, également utile et plaisante. Qui en sait les devoirs et les exerce, il est vraiment du cabinet des muses ; il a atteint le sommet de la sagesse humaine et de notre bonheur. Cettui-ci, sachant exactement ce qu'il se doit, trouve dans son rôle qu'il doit appliquer à soi l'usage des autres hommes et du monde, et, pour ce faire, contribuer à la société publique les devoirs et offices qui le touchent. Qui ne vit aucunement à autrui, ne vit guère à soi. [...]*

*J'ai pu me mêler des charges publiques sans me départir de moi de la largeur d'une ongle, et me donner à autrui sans m'ôter à moi. Cette âpreté et violence de désirs empêche plus qu'elle ne sert à la conduite de ce qu'on entreprend, nous remplit d'impatience envers les événements ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de soupçon envers ceux avec qui nous négocions. Nous ne conduisons jamais bien la chose de laquelle nous sommes possédés et conduits. Celui qui n'y emploie que son jugement et son adresse, il y procède plus gaiement : il feint, il ploie, il diffère tout à son aise, selon le besoin des occasions ; il faut d'atteinte<sup>4</sup> sans tourment et sans affliction, prêt et entier pour une nouvelle entreprise ; il marche toujours la bride à la main. En celui qui est enivré de cette intention violente et tyrannique, on voit par nécessité beaucoup d'imprudence et d'injustice ; l'impétuosité de son désir*

---

<sup>1</sup> La place publique.

<sup>2</sup> Y étaient initiés.

<sup>3</sup> Sans discernement.

<sup>4</sup> Il manque sa tentative.

*l'emporte : ce sont mouvements téméraires<sup>1</sup> et, si fortune n'y prête beaucoup, de peu de fruit. La philosophie veut qu'au châtement des offenses reçues, nous en distrayons la colère, non afin que la vengeance en soit moindre, ains au rebours, afin qu'elle en soit d'autant mieux assenée et plus pesante ; à quoi il lui semble que cette impétuosité porte empêchement. Non seulement la colère trouble, mais de soi, elle lasse aussi les bras de ceux qui châtient. Ce feu étourdit et consomme leur force. Comme en la précipitation, festinatio tarda est<sup>2</sup> [la hâte nous retarde]. La hâiveté se donne elle-même la jambe<sup>3</sup>, s'entrave et s'arrête [...]*

*Je ne sais pas m'engager si profondément et si entier. Quand ma volonté me donne à un parti, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte. Aux présents brouillis<sup>4</sup> de cet état, mon intérêt ne m'a fait méconnaître ni les qualités louables en nos adversaires ni celles qui sont reprochables en ceux que j'ai suivis. Ils adorent tout ce qui est de leur côté ; moi je n'excuse pas seulement la plupart des choses que je vois du mien. Un bon ouvrage ne perd pas ses grâces pour plaider contre ma cause [...]*

*Je me prends fermement au plus sain des partis, mais je n'affecte pas qu'on<sup>5</sup> me remarque spécialement ennemi des autres, et outre la raison générale. J'accuse merveilleusement<sup>6</sup> cette vicieuse forme d'opiner : il est de la Ligue, car il admire la grâce de Monsieur de Guyse. L'activité du roi de Navarre l'étonne<sup>7</sup> ? il est Huguenot. Il trouve ceci à dire aux mœurs du roi ? il est séditieux en son cœur. Et ne concédai pas au magistrat même qu'il eût raison de condamner un livre pour avoir logé entre les meilleurs poètes un hérétique. N'oserions-nous dire d'un voleur qu'il a belle grève<sup>8</sup> ? Et faut-il, si elle est putain, qu'elle soit aussi punaise<sup>9</sup> ? [...] Pour moi, je sais bien dire : " Il fait méchamment cela et vertueusement ceci." De même, aux pronostics ou événements sinistres des affaires, ils veulent que chacun en son parti soit aveugle et hébété, que notre persuasion et jugement serve non à la vérité, mais au projet de notre désir. " Livre III, chapitre X, De ménager sa volonté.*

---

<sup>1</sup> Inconsidérés.

<sup>2</sup> Quinte-Curce, IX, IX,12.

<sup>3</sup> Croc-en-jambe.

<sup>4</sup> Troubles.

<sup>5</sup> Je ne cherche pas à ce qu'on.

<sup>6</sup> Je blâme au plus haut point.

<sup>7</sup> L'émerveille.

<sup>8</sup> Jambe.

<sup>9</sup> Répugnante.

## VANITÉ DE LA GLOIRE

Montaigne reprend autrement la question de la corruption et du déclin moral de son siècle. La gloire ne s'attache plus au mérite et à la vertu. Fausses et éphémères gloires...

*" Gagner une brèche<sup>1</sup>, conduire une ambassade, régir un peuple, ce sont actions éclatantes ; tancer, rire, vendre, payer, aimer, haïr et converser<sup>2</sup> avec les siens et avec soi-même doucement et justement, ne relâcher point<sup>3</sup>, ne se démentir point, c'est chose plus rare, plus difficile et moins remarquable<sup>4</sup>. Les vies retirées soutiennent par là, quoi qu'on dise, des devoirs autant ou plus âpres et tendus que ne font les autres vies. Et les privés<sup>5</sup>, dit Aristote, servent la vertu plus difficilement et hautement que ne font ceux qui sont en magistrats<sup>6</sup>. Nous nous préparons aux occasions éminentes plus par gloire<sup>7</sup> que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce serait faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire. Et la vertu d'Alexandre me semble représenter assez<sup>8</sup> moins de vigueur en son théâtre<sup>9</sup> que ne fait celle de Socrate en cette exercitation basse et obscure. Je conçois aisément Socrate en la place d'Alexandre ; Alexandre en celle de Socrate, je ne puis. Qui demandera à celui-là ce qu'il sait faire, il répondra : " subjuguier le monde " ; qui le demandera à cettui-ci, il dira : " mener l'humaine vie conformément à sa naturelle condition ", science bien plus générale, plus pesante<sup>10</sup> et plus légitime. Le prix de l'âme ne consiste pas à aller haut, mais ordonnément.*

*Sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur : c'est en la médiocrité. Ainsi que<sup>11</sup> ceux qui nous jugent et touchent au-dedans ne font pas grand-recette de la lueur<sup>12</sup> de nos actions publiques et voient que ce ne sont que filets et pointes d'eau fine*

---

<sup>1</sup> S'emparer d'une ville après avoir ouvert une brèche dans la muraille.

<sup>2</sup> Vivre.

<sup>3</sup> Ne pas se laisser aller.

<sup>4</sup> Qui se remarque moins.

<sup>5</sup> Simples particuliers.

<sup>6</sup> Qui exercent une charge publique.

<sup>7</sup> Ici, gloriole.

<sup>8</sup> Beaucoup.

<sup>9</sup> Dans son éclat.

<sup>10</sup> Plus importante.

<sup>11</sup> De même que.

<sup>12</sup> Grand cas de l'éclat.

*rejaillies d'un fond au demeurant limoneux et pesant, en pareil cas<sup>1</sup> ceux qui nous jugent par cette brave<sup>2</sup> apparence du dehors concluent de même de notre constitution interne et ne peuvent accoupler des facultés populaires<sup>3</sup> et pareilles aux leurs à ces autres facultés qui les étonnent, si loin de leur visée<sup>4</sup> [...] Nous imaginons bien plus sortablement un artisan sur sa garde-robe<sup>5</sup> ou sur sa femme qu'un grand président, vénérable par son maintien et suffisance. Il nous semble que de ces hauts trônes ils ne s'abaissent pas jusques à vivre." Livre III, chapitre II, Du repentir.*

*" La carrière de nos désirs doit être circonscrite et restreinte à un court limite des commodités les plus proches et contiguës. Et doit en outre leur course se manier non en droite ligne qui fasse bout ailleurs<sup>6</sup>, mais en rond duquel les deux pointes se terminent en nous, par un bref contour<sup>7</sup>. Les actions qui se conduisent sans cette réflexion<sup>8</sup>, s'entend voisine réflexion et essentielle<sup>9</sup>, comme sont celles des avaricieux, des ambitieux et tant d'autres qui courent de pointe,<sup>10</sup> desquels la course les emporte toujours devant eux, ce sont actions erronées et maladives.*

*La plupart de nos vacations<sup>11</sup> sont farcesques. Mundus universus exercet histrioniam<sup>12</sup>. [Le monde entier joue la comédie.] Il faut jouer dûment notre rôle, mais comme rôle d'un personnage emprunté. Du masque et de l'apparence, il n'en faut pas faire une essence réelle, ni de l'étranger le propre. Nous ne savons pas distinguer la peau de la chemise. C'est assez de s'enfariner le visage sans s'enfariner la poitrine<sup>13</sup>. J'en vois, qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures et de nouveaux êtres qu'ils entreprennent de charges, et qui se prélatent<sup>14</sup> jusques au foie et aux intestins, et entraînent leur office<sup>15</sup> jusques*

---

<sup>1</sup> Pareillement.

<sup>2</sup> Prestigieuse.

<sup>3</sup> Communes, vulgaires.

<sup>4</sup> Si hors de leur portée.

<sup>5</sup> Chaise percée.

<sup>6</sup> Qui se termine ailleurs.

<sup>7</sup> Circuit.

<sup>8</sup> Ce retour sur soi.

<sup>9</sup> Retour après s'être peu éloigné et retour réel.

<sup>10</sup> Courent à l'assaut.

<sup>11</sup> Occupations.

<sup>12</sup> Pétrone.

<sup>13</sup> Le cœur.

<sup>14</sup> Font les prélats.

<sup>15</sup> Fonction.

en leur garde-robe<sup>1</sup>. Je ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades<sup>2</sup> qui les regardent de celles qui regardent leur commission<sup>3</sup>, ou leur suite, ou leur mule [...] Ils enflent et grossissent leur âme et leur discours<sup>4</sup> naturel selon la hauteur de leur siège magistral. Le maire et Montaigne ont toujours été deux, d'une séparation bien claire<sup>5</sup>. Pour être avocat ou financier, il n'en faut pas méconnaître la fourbe qu'il y a en telles vacations. " Livre III, chapitre X, De ménager sa volonté.

" Nos hommes sont si formés à l'agitation et ostentation que la bonté, la modération, l'équabilité<sup>6</sup>, la constance et telles qualités quiètes et obscures ne se sentent plus. [...] C'est agir pour sa réputation et profit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place<sup>7</sup> ce qu'on peut faire en la chambre du conseil, et en plein midi ce qu'on eût fait la nuit précédente ; et d'être jaloux de faire soi-même ce que son compagnon fait aussi bien. Ainsi faisaient aucuns chirurgiens de Grèce les opérations de leur art sur des échafauds<sup>8</sup>, à la vue des passants, pour en acquérir plus de pratique et de chalandise. Ils jugent que les bons règlements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette.

L'ambition n'est pas un vice de petits compagnons et de tels efforts que les nôtres. On disait à Alexandre : " Votre père vous laissera une grande domination, aisée et pacifique". Ce garçon était envieux des victoires de son père et de la justice de son gouvernement. Il n'eût pas voulu jouir l'empire du monde mollement et paisiblement. Alcibiade, en Platon, aime mieux mourir jeune, beau, riche, noble, savant, tout cela par excellence, que de s'arrêter en l'état de cette condition<sup>9</sup>. Cette maladie est à l'aventure<sup>10</sup> excusable en une âme si forte et si pleine. Quand ces âmettes naines et chétives s'en vont embabouinant<sup>11</sup> et pensent épandre leur nom pour avoir jugé à droit un affaire ou continué l'ordre<sup>12</sup> des gardes d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul qu'ils espèrent en hausser la tête. Ce menu bien-faire n'a ne

---

<sup>1</sup> Lieu d'aisances.

<sup>2</sup> Saluts.

<sup>3</sup> Emploi.

<sup>4</sup> Raison.

<sup>5</sup> En 1580, Montaigne, alors qu'il voyageait en Italie, a été élu maire de Bordeaux. Il fut réélu en 1583.

<sup>6</sup> L'égalité d'humeur.

<sup>7</sup> Sur la place publique.

<sup>8</sup> Estrades.

<sup>9</sup> Que de demeurer dans l'état où il est actuellement.

<sup>10</sup> Peut-être.

<sup>11</sup> Se faisant illusion à elles-mêmes.

<sup>12</sup> Fixé la continuité des gardes.

corps ne vie<sup>1</sup>. Il va s'évanouissant en la première bouche et ne se promène que d'un carrefour de rue à l'autre. Entretenez-en hardiment votre fils et votre valet, comme cet ancien, qui n'ayant autre auditeur de ses louanges et consent<sup>2</sup> de sa valeur, se bravait avec<sup>3</sup> sa chambrière : " ô Perrette, le galant et suffisant<sup>4</sup> homme de maître que tu as ! " Entretenez-vous-en vous-même, au pis aller, comme un conseiller<sup>5</sup> de ma connaissance, ayant dégorgé une batelée<sup>6</sup> de paragraphes, d'une extrême contention<sup>7</sup> et pareille ineptie, s'étant retiré de la chambre du conseil au pissoir du palais, fut ouï marmottant entre les dents tout consciencieusement : " Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.<sup>8</sup> " [Donne gloire, Seigneur, non pas à nous, non pas à nous, mais à ton nom.] [...]

Nous avons les voluptés sortables<sup>9</sup> à notre fortune ; n'usurpons pas celles de la grandeur. Les nôtres sont plus naturelles, et d'autant plus solides et sûres qu'elles sont plus basses. Puisque ce n'est par conscience, au moins par ambition refusons l'ambition. Dédaignons cette faim de renommée et d'honneur, basse et bélièvre<sup>10</sup>, qui nous le fait coquiner<sup>11</sup> de toute sorte de gens : Quae est ista laus quae possit e macello peti<sup>12</sup> ? [Qu'est-ce que cette louange qui peut être demandée au marché ?] par moyens abjects et à quelque vil prix que ce soit. C'est déshonneur d'être ainsi honoré. Apprenons à n'être non plus avides que nous ne sommes capables de gloire<sup>13</sup>. " Livre III, chapitre X, De ménager sa volonté.

---

<sup>1</sup> Ni corps ni vie.

<sup>2</sup> Qui convînt de.

<sup>3</sup> Se vantait devant.

<sup>4</sup> Vaillant et compétent.

<sup>5</sup> Conseiller au Parlement, un magistrat.

<sup>6</sup> La charge d'un bateau.

<sup>7</sup> Effort.

<sup>8</sup> *Psaumes, 115,1.*

<sup>9</sup> Qui conviennent.

<sup>10</sup> Mendiante.

<sup>11</sup> Mendier.

<sup>12</sup> Cicéron, *De finibus, II, XV, 50.*

<sup>13</sup> A n'être pas plus avides de gloire que nous n'en sommes capables.

## LE SCEPTIQUE ET L'HOMME D' ACTION

### *Le sceptique*

Le scepticisme de Montaigne est largement développé dans le plus long chapitre des " Essais ", *Apologie de Raimond de Sebond* :

*" Il est advenu aux gens véritablement savants ce qui advient aux épis de blé : ils vont s'élevant et se haussant, la tête droite et fière, tant qu'ils sont vides ; mais, quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes . Pareillement, les hommes ayant tout essayé et tout sondé, et n'ayant trouvé en cet amas de science et provision de tant de choses diverses rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur présomption et reconnu leur condition naturelle [...]*

*Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point, ou qu'il dit qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne peut se trouver, ou qu'il est encore en quête. Toute la philosophie est départie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la vérité, la science et la certitude [...]*

*Des trois générales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance ; et, en celle des dogmatistes, qui est la troisième, il est aisé à découvrir que la plupart n'ont pris le visage de l'assurance que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas tant pensé nous établir quelque certitude, que nous montrer jusques où ils étaient allés en cette chasse de la vérité [...]* "

*Au moins, " la liberté et gaillardise de ces esprits anciens produisait en la philosophie et sciences humaines plusieurs sectes d'opinions différentes, chacun entreprenant de juger et de choisir pour prendre parti. Mais à présent [...] on ne regarde plus ce que les monnaies pèsent et valent, mais chacun à son tour les reçoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne. On ne plaide pas de l'aloi, mais de l'usage : ainsi se mettent également toutes choses. On reçoit la médecine comme*

*la géométrie ; et les batelages, les enchantements, les liaisons<sup>1</sup>, le commerce des esprits des trépassés, les pronostications, les domifications et jusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredit. Il ne faut que savoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Vénus au pouce, et de Mercure au petit doigt ; et que quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur<sup>2</sup>, c'est signe de cruauté ; quand elle faut sous le mitoyen et que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale<sup>3</sup> sous même endroit, que c'est signe d'une mort misérable. Que si, à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avec la vitale, cela dénote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous-même à témoin si avec cette science un homme ne peut passer avec réputation et faveur parmi toutes compagnies [...]*

*" C'est une opinion moyenne et douce, que notre suffisance nous peut conduire jusques à la connaissance d'aucunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est témérité de l'employer. Cette opinion est plausible et introduite par gens de composition<sup>4</sup> ; mais il est malaisé de donner bornes à notre esprit. [...]"*

Pourtant, le doute devrait s'imposer car :

*" Outre cette diversité et division infinie, par le trouble que notre jugement nous donne à nous-même, et l'incertitude que chacun sent en soi, il est aisé à voir qu'il a son assiette mal assurée. Combien diversement jugeons-nous des choses ? combien de fois changeons-nous nos fantaisies ? Ce que je tiens aujourd'hui et ce que je crois, je le tiens et le crois de toute ma croyance ; tous mes outils et tous mes ressorts empoignent cette opinion et me répondent sur tout ce qu'ils peuvent. Je ne saurais embrasser aucune vérité ni conserver avec plus d'assurance que je fais cette-ci. J'y suis tout entier, j'y suis vraiment ; mais ne m'est-il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose à tout<sup>5</sup> ces mêmes instruments, en cette même condition, que depuis j'aie jugée*

---

<sup>1</sup> Inhibitions, notamment sexuelles, dues à des pratiques de sorcellerie.

<sup>2</sup> Quand la ligne de cœur (mensale) coupe le mont de Jupiter (la saillie de l'index).

<sup>3</sup> Quand elle fait défaut sous le médius et que la ligne de tête fait un angle avec la ligne de vie.

<sup>4</sup> Modérés.

<sup>5</sup> Avec.



*fausse ? Au moins faut-il devenir sage à ses propres dépens. Si je me suis trouvé souvent trahi sous cette couleur, si ma touche se trouve ordinairement fausse, et ma balance inégale<sup>1</sup> et injuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois plus qu'aux autres ? N'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide ? Toutefois que la fortune nous remue cinq cent fois de place, qu'elle ne fasse que vider et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau<sup>2</sup>, dans notre croyance, autres et autres opinions, toujours la présente et la dernière c'est la certaine, l'infailible [...] Quoiqu'on nous prêche, quoi que nous apprenions, faudrait toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui reçoit [...]*

*" Au moins devrait notre condition fautive nous faire porter plus modérément et retenement<sup>3</sup> en nos changements. Il nous devrait souvenir, quoi que nous reçussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses fausses, et que c'est par ces mêmes outils qui se démentent et qui se trompent souvent.*

*Or n'est-il pas merveille s'ils se démentent, étant si aisés à incliner et à tordre par bien légères occurrences. Il est certain que notre appréhension, notre jugement et les facultés de notre âme en général souffrent selon les mouvements et altérations du corps, lesquelles altérations sont continuelles [...]"*

*"A peine oserais-je dire la vanité et la faiblesse que je trouve chez moi. J'ai le pied si instable et si mal assis, je le trouve si aisé à crouler et si prêt au branle, et ma vue si dérégulée, qu'à jeun je me sens autre qu'après le repas ; si ma santé me rit, et la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme ; si j'ai un cor qui me presse l'orteil, me voilà renfrogné, mal plaisant et inaccessible. Un même pas de cheval me semble tantôt rude, tantôt aisé, et même chemin à cette heure plus court, une autre fois plus long et une même forme ores plus, ores moins agréable [...] Maintes fois (comme il m'advient de faire volontiers) ayant pris pour exercice et pour ébat à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce côté-là, m'y attache si bien que je ne trouve plus la raison de mon premier avis, et m'en dépars. Je m'entraîne quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids. Chacun à peu près en dirait autant de soi, s'il se regardait comme moi [...]"*

---

<sup>1</sup> Trahi sous cette apparence, si ma pierre de touche se trouve ordinairement fausse, et ma balance partielle.

<sup>2</sup> Vase.

<sup>3</sup> Nous faire nous comporter avec plus de modération et de retenue.

Ainsi, "les secousses et ébranlements, que notre âme reçoit par les passions corporelles, peuvent beaucoup en elle, mais encore plus les siennes propres auxquelles elle est si fort prise qu'il est à l'aventure soutenable qu'elle n'a aucune autre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation, elle resterait sans action comme un navire en pleine mer que les vents abandonnent de leur secours [...] La compassion sert d'aiguillon à la clémence, et la prudence de nous conserver et gouverner est éveillée par notre crainte ; et combien de belles actions par l'ambition ? combien par la présomption ? Aucune éminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation déréglée. [...]"

Peut-être la nature a-t-elle la capacité d'instaurer un ordre dans cette "volubilité"<sup>1</sup> ?

Mais non :

"Si nature enserme dans les termes de son progrès<sup>2</sup> ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les créances, les jugements et opinions des hommes ; si elles ont leur révolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choux ; si le ciel les agite et les roule à sa poste<sup>3</sup>, quelle magistrale autorité et permanente leur allons-nous attribuant ? [...]"

Or si de notre part nous recevions quelque chose sans altération, si les prises humaines étaient capables et fermes pour saisir la vérité par nos propres moyens, ces moyens étant communs à tous les hommes, cette vérité se rejeterait de main en main de l'un à l'autre. Et au moins se trouverait-il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croirait par les hommes d'un consentement universel. Mais ce<sup>4</sup>, qu'il ne se voit aucune proposition qui ne soit débattue et controversée entre nous, ou qui ne le puisse être, montre bien que notre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit. Car mon jugement ne le peut recevoir au jugement de mon compagnon : qui est signe que je l'ai saisi par quelque autre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moi et en tous les hommes [...]"

---

<sup>1</sup> Instabilité, mobilité.

<sup>2</sup> Sa marche.

<sup>3</sup> A sa guise.

<sup>4</sup> Le fait.

Un exemple ? " Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si âpre, que celui qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme [...] Nature devrait ainsi répondre à leurs débats.

Les uns disent notre bien-être loger en la vertu, d'autres en la volupté, d'autres au consentir à nature ; qui, en la science ; qui, à n'avoir point de douleur ; qui, à ne se laisser emporter aux apparences [...] "

Et, " le meurtre des enfants, meurtre des pères, communication<sup>1</sup> de femmes, trafique de volerie, licence à toutes sortes de volupté, il n'est rien en somme si extrême qui ne se trouve reçu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des lois naturelles, comme il se voit ès autres créatures ; mais en nous elles sont perdues, cette belle raison humaine s'ingérant partout de maîtriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses selon sa vanité et inconstance. Nihil itaque amplius nostrum est : quod nostrum dico, artis est<sup>2</sup>. [Il ne reste donc plus rien qui soit nôtre ; ce que j'appelle nôtre est une production de l'art.] "

### **Le résultat ?**

" Les lois prennent leur autorité de la possession et de l'usage ; il est dangereux de les ramener à leur naissance ; elles grossissent et s'ennoblissent en roulant, comme nos rivières ; suivez-les contremont<sup>3</sup> jusques à leur source, ce n'est qu'un petit surgeon d'eau à peine reconnaissable, qui s'enorgueillit ainsi et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considérations, qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'honneur et de révérence : vous les trouverez si légères et si délicates, que ces gens ici qui pèsent tout, et le ramènent à la raison, et qui ne reçoivent rien par autorité et à crédit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugements souvent très éloignés des jugements publics. Gens qui prennent pour patron l'image première de la nature, il n'est pas merveille si, en la plupart de leurs opinions, ils gauchissent la voie commune. Comme, par exemple : peu d'entre eux

---

<sup>1</sup> Mise en commun.

<sup>2</sup> Cicéron, *De finibus*, V, XXI, 59-60.

<sup>3</sup> En remontant vers l'amont.

eussent approuvé les conditions contraintes de nos mariages ; et la plupart ont voulu les femmes communes et sans obligation. Ils refusaient nos cérémonies. [..]"

Et en ce qui concerne les sens, qui " sont le commencement et la fin de l'humaine connaissance ", ils sont pour le moins peu sûrs :

" Quant à l'erreur et incertitude de l'opération des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il lui plaira tant les fautes et tromperies qu'ils nous font, sont ordinaires. Au retentir d'un vallon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derrière [...] Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clairsemés, qui soit suspendue au haut des tours notre Dame de Paris, il verra par raison évidente qu'il est impossible qu'il en tombe, et si<sup>1</sup> ne se saurait garder (s'il n'a accoutumé le métier des couvreurs) que la vue de cette hauteur extrême ne l'épouvante et ne le trahisse. [...]

Cette même piperie que les sens apportent à notre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Notre âme parfois s'en revanche de même ; ils mentent et se trompent à l'envi. Ce que nous voyons et oyons agités de colère, nous ne l'oyons pas tel qu'il est,

*Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas<sup>2</sup>.*

[Un soleil redoublé et une double Thèbes se présentent aux yeux.]

L'objet que nous aimons nous semble plus beau qu'il n'est, [...] et plus laid celui que nous avons à contre-cœur. A un homme ennuyé et affligé, la clarté du jour semble obscure et ténébreuse. Nos sens sont non seulement altérés, mais souvent hébétés du tout<sup>3</sup> par les passions de l'âme. Combien de choses voyons-nous, que nous n'apercevons pas si nous avons notre esprit empêché ailleurs [...] Il semble que l'âme retire au-dedans et amuse<sup>4</sup> les puissances des sens. Par ainsi et le dedans et le dehors de l'homme est plein de faiblesse et de mensonge [...]"

Par conséquent, "pour juger des apparences que nous recevons des sujets, il nous faudrait un instrument judiciaire ; pour vérifier cet instrument, il nous y faut de la démonstration ; pour vérifier la démonstration, un instrument, nous voilà au rouet<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Et pourtant.

<sup>2</sup> Virgile, *Enéide*, IV, 470.

<sup>3</sup> Complètement.

<sup>4</sup> Attire en soi et occupe.

<sup>5</sup> Dans un cercle.

*Puisque les sens ne peuvent arrêter notre dispute, étant pleins eux-mêmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison ; aucune raison ne s'établira sans une autre raison, nous voilà à reculons jusques à l'infini [...] "*

### *L'homme d'action*

Le scepticisme de Montaigne, ajouté à la constatation du déclin moral de son temps qui pousse vers les carrières publiques des ambitieux sans vertu ni talent, devrait l'inciter à l'inaction et au retrait.

En fait, il ne pouvait être qu'un farouche défenseur, en cas de nécessité, de la légalité. D'ailleurs, ne donne-t-il pas les conseils suivants au dédicataire de *l'Apologie*<sup>1</sup> :

*" Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours autant qu'en vos mœurs et en toute autre chose, la modération et l'attrempance<sup>2</sup> et la fuite de la nouveauté et de l'étrangeté. [...] Epicure disait des lois que les pires nous étaient si nécessaires que, sans elles, les hommes s'entremangeraient les uns les autres. Et Platon vérifie que, sans lois, nous vivrions comme bêtes. Notre esprit est un outil vagabond, dangereux et téméraire : il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure. Et, de mon temps, ceux qui ont quelque rare excellence au-dessus des autres et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous débordés en licence d'opinions et de mœurs. C'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'étude, comme au reste, il lui faut compter et régler ses marches, il lui faut tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de lois, de coutumes, de science, de préceptes, de peines et récompenses mortelles et immortelles ; encore voit-on que, par sa volubilité<sup>3</sup> et dissolution, il échappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a par où être saisi et asséné<sup>4</sup> ; un corps divers et difforme, auquel on ne peut asseoir nœud ni prise. Certes, il est peu d'âmes si réglées, si fortes et bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduite, et qui puissent avec modération et sans*

---

<sup>1</sup> Il s'agirait de Marguerite de Valois, femme d'Henri de Navarre.

<sup>2</sup> Tempérance.

<sup>3</sup> Inconstance.

<sup>4</sup> Dirigé vers un but.

*témérité voguer en la liberté de leurs jugements au-delà des opinions communes. Il est plus expédient de les mettre en tutelle.*

*C'est un outrageux glaive à son possesseur même que l'esprit, à qui ne sait s'en armer ordonnément et discrètement<sup>1</sup> [...] "*

Dans le livre III, Montaigne reprend l'idée.

*"Ceux qui ont essayé de raviser<sup>2</sup> les mœurs du monde, de mon temps, par nouvelles opinions, réforment les vices de l'apparence ; ceux de l'essence ils les laissent là, s'ils ne les augmentent pas." Livre III, chapitre II, Du repentir.*

*" Les lois m'ont ôté de grand-peine ; elles m'ont choisi parti et donné un maître. Toute autre supériorité et obligation doit être relative à celle-là et retranchée<sup>3</sup>. Si n'est-ce pas à dire, quand mon affection me porterait autrement, qu'incontinent j'y portasse la main. La volonté et les désirs se font loi eux-mêmes ; les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publique<sup>4</sup>.*

*Tout ce mien procéder est un peu bien dissonant à nos formes<sup>5</sup>, ce ne serait pas pour<sup>6</sup> produire grands effets ni pour y durer ; l'innocence même ne saurait à cette heure ni négocier sans dissimulation ni marchander sans menterie. Aussi ne sont aucunement de mon gibier les occupations publiques. " Livre III, chapitre I, De l'utile et de l'honnête.*

Son attachement à la légalité explique qu'il ne se soit pas dérobé à sa charge de maire de Bordeaux qui lui fut conférée en 1581 en son absence ; et une nouvelle fois en 1583. Et au cours de sa magistrature, honnête et courageuse<sup>7</sup>, il a joué le rôle de médiateur entre le parti du roi de France et celui d'Henri de Navarre, entre protestants et catholiques déchirés par une longue lutte fratricide et cruelle. Son sens

---

<sup>1</sup> Discernement.

<sup>2</sup> Corriger.

<sup>3</sup> Restreinte.

<sup>4</sup> Doivent recevoir la leur des règlements publics, des lois.

<sup>5</sup> En désaccord avec nos usages.

<sup>6</sup> De nature à.

<sup>7</sup> Certains commentateurs ont reproché au maire de Bordeaux son refus de pénétrer dans sa cité où la peste sévissait. Plutôt que de peur, voire de lâcheté, son attitude semble dictée par le bon sens. Il en eût été différemment s'il avait fui une ville infestée par la maladie.

de la modération, son respect de l'autre, la conviction qu'il y a d'autres moyens que la ruse ou la violence pour trancher les désaccords, tout cela ajouté à son souci de légalité et de paix, en faisaient l'homme de cette situation extraordinaire.

## LA CULTURE DE L'INTELLIGENCE

Le précepteur, chargé par Montaigne de l'éducation des enfants, a " plutôt la tête bien faite que bien pleine " :

*" Qu'il ne lui (l'élève) demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien, prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes<sup>1</sup> de Platon. C'est témoignage de crudité<sup>2</sup> et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avalée ; l'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire<sup>3</sup>.*

*Notre âme ne branle qu'à crédit<sup>4</sup>, liée et contrainte à l'appétit<sup>5</sup> des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assujettis aux cordes<sup>6</sup>, que nous n'avons plus de franches allures ; notre vigueur et liberté est éteinte. [...]*

*Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine<sup>7</sup>, et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit. Les principes d'Aristote ne lui soient principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens. Qu'on lui propose cette diversité de jugements, il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute. Il n'y a que les fols certains et résolus.*

*Che non men che saper dubbiar m'aggrada<sup>8</sup>.*

[Que, non moins que savoir, douter me plaît.]

---

<sup>1</sup> Jugeant de ses progrès d'après les principes pédagogiques.

<sup>2</sup> De mauvaise assimilation.

<sup>3</sup> Digérer.

<sup>4</sup> Que sous l'autorité d'autrui.

<sup>5</sup> Au bon plaisir.

<sup>6</sup> A la longe.

<sup>7</sup> Par le filtre d'un examen minutieux.

<sup>8</sup> Dante, *Inferno*, XI, 93.



*Car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon, par son propre discours<sup>1</sup>, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes [...] Les abeilles pillotent de çà de là les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ni marjolaine. Ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien : à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former. " Livre I, chapitre XXVI, De l'institution des enfants.*

Lecteur, tu as une page blanche pour imaginer, à ton aise, les conseils susceptibles d'être prodigués, aujourd'hui, par Montaigne à un professeur, dont les élèves s'adonnent complaisamment au " copier/coller ", sans même lire les documents utilisés.

---

<sup>1</sup> Jugement.



## PRIÈRE POUR LES VIEILLARDS

***D'aujourd'hui,  
De demain  
De partout***

Jusqu'au bout, Montaigne veut vivre pleinement, sans que cela l'empêche de *"faire bien l'homme et dûment."*

*" C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nôtres, et sortons hors de nous, pour ne savoir quel il y fait. Si avons-nous beau monter sur des échasses, car sur des échasses encore faut-il marcher de nos jambes. Et au plus élevé trône du monde, si<sup>1</sup> ne sommes-nous assis que sus notre cul.*

*Les plus belles vies sont à mon gré celles qui se rangent au modèle commun et humain avec ordre, mais sans miracle, sans extravagance "*

Toutefois, comment ne pas avoir conscience de la fragilité particulière de l'homme quand il prend de l'âge :

*" La vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce dieu<sup>2</sup>, protecteur de santé et de sagesse ; mais gaie et sociale :*

*Fruī paratīs et valido mihi,  
Latone, donec, et precor integra  
Cum mente, nec turpem senectam  
Degere, nec cithara carentem<sup>3</sup>.*

---

<sup>1</sup> Pourtant.

<sup>2</sup> Apollon.

<sup>3</sup> Horace, *Odes*, I 31, v.17-20.

[Accorde-moi, fils de Latone, de jouir de mes biens en bonne santé, avec des facultés intactes ; accorde-moi de ne pas traîner une vieillese laide et privée de ma cithare.] " *Livre III, chapitre XIII, De l'expérience.*

## ANNEXES

### **Quatre cents ans après Montaigne...**

## PLANCHE I

ILLUSTRATION du chapitre XIX, Livre I, *Qu'il ne faut juger de notre heur, qu'après la mort "*

**ARISTIDE : DU PROPHÈTE AU DICTATEUR DÉCHU**

*(Le Monde du 9 janvier 2004.)*

**LE PARRAIN**

*(Le Monde du 2 avril 2004)*

**Les PLANCHES II et III sont une illustration du chapitre XI du Livre III, *Des Boiteux*.**

*"Ils commencent ordinairement ainsi : comment est-ce que cela se fait ? mais, se fait-il ? faudrait-il dire. "*

En juillet 2004, la presse contemporaine marchant au scoop, au démentir et repentir en cas d'informations trop rapidement diffusées, exploitant sans vergogne le registre de l'émotion s'enflamme pour un fait divers. Une jeune femme en compagnie de son bébé a été victime d'une agression. D'abord motivée par le vol, celle-ci s'est transformée, aux dires de la victime, en d'odieux actes antisémites (insultes et croix gammées dessinées sur son abdomen) quand les délinquants, maghrébins et noirs, l'ont cru juive. Or, malgré la sauvagerie de la scène, personne dans le RER n'a réagi, toujours selon la jeune maman.

La France entière, émue, se mobilise...jusqu'à la découverte, quelques jours plus tard, de l'incroyable: l'événement n'avait pas eu lieu.

Comme du temps de Montaigne, on a affaire à la même démarche mentale. On veut croire à " l'information " : ou parce qu'elle confirme ce que vous pensez ou parce qu'elle est vraisemblable dans le contexte du moment.

**PLANCHE II**  
**ILLUSTRATION DU CHAPITRE XI DU LIVRE III, "DES BOITEUX "**  
*Le Monde* du 13 juillet 2004



**PLANCHE III**

*Le Monde* du 15 juillet 2004

**PLANCHE IV**  
**ILLUSTRATION DU LIVRE III "DE L'EXPERIENCE"**

*"Je demande que c'est que nature, volupté, cercle et substitution. La question est de paroles, et se paie de même. Une pierre c'est un corps. Mais qui presserait : "Et un corps, qu'est-ce ? – Substance. – Et substance quoi ?" ainsi de suite, acculerait enfin le répondant au bout de son calepin. On échange un mot pour un autre mot, et souvent plus inconnu."*

Malévitch  
Blanc sur blanc  
(communément appelé  
"carré blanc sur fond blanc")

"Malévitch est à la recherche d'une nouvelle image du monde .... Cela donne des toiles et des dessins qui sont autant d'approches pour exprimer les rythmes universels. Comme "Blanc sur Blanc" qui donne la sensation de l'évanouissement des formes dans l'espace, leur extinction. ..."Le carré blanc porte le monde blanc (la construction du monde) en affirmant le signe de la pureté de la vie créatrice humaine." <sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Gilles Néret, *Malévitch*, édition *Le Monde*.

## Sommaire

<b>Avant-propos</b> .....	2
<b>Première partie : lecture</b> .....	4
Extraits enregistrés.....	5 à 52
<b>Deuxième partie : Montaigne : un homme de partout et de tous les temps</b>	
<b>Montaigne, un homme de partout</b>	
Tous les hommes sont ses compatriotes.....	54
S'efforcer, toujours, de juger autrui avec discernement et sans préjugés.....	54
Un regard d'ethnologue déjà.....	55
Que le monde soit le livre de l'écolier.....	58
<b>Un homme de tous les temps</b>	
Vivre le moment présent.....	60
Le temps long.....	63
<b>Troisième partie : Réveille-toi, Montaigne, ils sont devenus fous</b>	
<b>Difficulté à juger des événements présents</b>	
" <i>Incertitude et variété des choses humaines</i> ".....	71
Propension des hommes à chercher les causes de faits non avérés.....	71
<b>Ne pas être dupe :</b>	
1 la rhétorique qui abuse.....	73
2) la flagornerie et la courtoisie.....	74
3) l'utilisation d'un langage abscons pour mieux cacher l'indigence de la pensée.....	74

4) les paillettes du pouvoir et des ambitions.....	75
5) l'admiration mal fondée.....	76
6) les faux remèdes aux maux de l'âme.....	77
<b>De la servitude volontaire</b>	
La mode.....	78
L'homme : proie de désirs, sans cesse attisés, toujours inassouvis .....	79
<b>Le préalable moral</b>	
La fin et les moyens.....	83
Vertu et vérité.....	84
Liberté chérie.....	86
S'engager sans se perdre.....	88
<b>Vanité de la gloire .....</b>	<b>91</b>
<b>Le sceptique et l'homme d'action</b>	
Le sceptique.....	95
L'homme d'action.....	101
<b>La culture de l'intelligence.....</b>	<b>106</b>
<b>Prière pour les vieillards.....</b>	<b>107</b>
<b>Annexes</b>	
<b>Quatre cents ans après Montaigne</b>	